



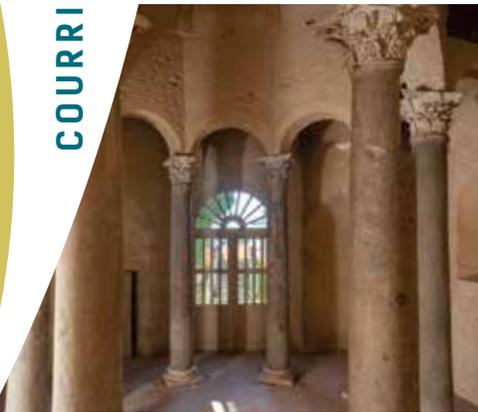
L'ARCHÉOLOGIE

DANS LE PARC NATUREL RÉGIONAL DU VERDON

COURRIER SCIENTIFIQUE

COURRIER SCIENTIFIQUE

N°6 SEPTEMBRE 2023





L'ARCHÉOLOGIE
DANS LE PARC NATUREL
RÉGIONAL DU VERDON

COURRIER SCIENTIFIQUE

N°6 SEPTEMBRE 2023

PUBLICATIONS PRÉCÉDENTES

Numéros du Courrier scientifique

- 2006, 1^{er} numéro du Courrier scientifique
- 2008, *L'Outarde canepetière, espèce remarquable du Parc naturel régional du Verdon*
- 2010, *Riez, de la cité antique au diocèse médiéval*
- 2011, 2^e numéro du Courrier scientifique
- 2011, *1851, Un soulèvement pour la République*
- 2015, 3^e numéro du Courrier scientifique
- 2015, *Trajectoires de migrants et transhumants du Verdon*
- 2017, *Draguignan-Verdon, liens d'histoires, liens de cœur*
- 2018, 4^e numéro du Courrier scientifique, *L'eau précieuse du Verdon*
- 2019, 5^e numéro du Courrier scientifique « 20 ans de biodiversité dans le Parc naturel régional du Verdon »

Numéros hors-série

- 2008, « *L'Outarde canepetière, espèce remarquable du Parc naturel régional du Verdon* »
- 2010, « *Riez, de la cité antique au diocèse médiéval* »
- 2011, « *1851, Un soulèvement pour la République* »
- 2015, « *Trajectoires de migrants et transhumants du Verdon* »
- 2017, « *Draguignan-Verdon, liens d'histoires, liens de cœur* »

ÉDITO

Depuis l'ère préhistorique jusqu'à l'aménagement des usines hydroélectriques, les habitants du Verdon ont façonné les paysages et réussi à préserver la beauté et la richesse de leur territoire. Pour en rester les gardiens, ils ont obtenu en 1997 que le Verdon devienne un Parc naturel régional.

Ici, l'empreinte des hommes est partout et depuis bien longtemps, comme l'attestent les découvertes de la grotte de la Baume Bonne (présence humaine depuis près de 400 000 ans). Plus largement, le patrimoine culturel est multiple, composé de vestiges, d'arts, de traditions, etc. marqués par une forte ruralité et traits d'union entre le monde d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Chercheurs et passionnés ont permis au fil des ans d'approfondir nos connaissances sur l'histoire locale, sur la compréhension de l'occupation du territoire et sur sa place dans le contexte régional. La multiplication de ces programmes témoigne de l'importance prise par le monde de la recherche.

C'est à travers la dynamique de son conseil scientifique que le Parc naturel régional du Verdon noue ses premiers liens avec les archéologues, que ce soit en mobilisant les partenaires autour de la préservation de la gravure rupestre du bison de Ségriès à Moustiers-Sainte-Marie ou du soutien apporté au Programme collectif de recherche de Riez (qui a donné lieu à l'édition en 2010 d'un courrier scientifique « *Riez et le territoire riezais, approches diachroniques* »).

Les différentes chartes du Parc ont progressivement considéré l'archéologie comme un atout pour la connaissance des origines de notre territoire, et son développement avec une offre culturelle et touristique pour les habitants et les visiteurs (musées, sentiers, panneaux d'information ou de valorisation ou signalétique, publications, etc.).

La troisième charte, qui devrait être validée en 2024, offre une place plus éclairée à l'archéologie. Parmi les objectifs qu'elle fixe, le Parc et ses partenaires signataires ambitionnent de trouver des leviers pour accompagner les programmes de recherche en faisant prendre conscience de la valeur des patrimoines, de sensibiliser les élus et de participer à la préservation et valorisation des connaissances auprès des publics par une offre culturelle, éducative et touristique pour une meilleure appropriation de notre patrimoine et une meilleure visibilité des découvertes.

C'est donc dans ce contexte de renouvellement de la Charte du Parc que nous avons souhaité cet éclairage sur les découvertes archéologiques de notre territoire.

Ce numéro y consacre ses pages pour montrer toute la diversité des connaissances et interroge aussi notre évolution et le monde de demain.

Ce qui est fabuleux dans ces travaux, c'est que la recherche est infinie, qu'elle peut être remise en question et enrichie à chaque génération. C'est donc modestement un état des lieux en 2023 que nous présentons ici et qui n'est certainement pas exhaustif.

Un grand merci à tous, chercheurs, professionnels et bénévoles, qui contribuent à l'amélioration des connaissances et continuent d'écrire l'histoire du Verdon.

Nous espérons que cet ouvrage aura le mérite d'éclairer la curiosité des Verdoniens et pourquoi pas faire naître des vocations. Bonne lecture à tous !

Bernard Clap

Président du Parc naturel régional du Verdon

ÉDITO

Le Parc naturel régional du Verdon créé en 1997 s'étend sur une surface d'environ 188 000 hectares et rassemble 46 communes autour du Verdon, affluent de la Durance, dont 27 dans le département des Alpes de Haute-Provence et 19 dans le département du Var.

Il suit avec un intérêt particulier la végétation très diversifiée de la région qui abrite 2 000 taxons dont beaucoup d'espèces endémiques, comme l'*Asplenium jahandiazii* appelée Doradille du Verdon, ainsi que la revégétalisation après les incendies.

Depuis sa création, il encourage des recherches dans le domaine de la biodiversité, en particulier sur les oiseaux comme l'Aigle royal et le Vautour, les insectes comme les coléoptères et l'éventuel repeuplement par de grands mammifères, comme celui du bouquetin qui était très abondant dans les gorges du Verdon à l'époque préhistorique.

Cette région est riche en sites préhistoriques, datés de toutes les périodes de la Préhistoire, et un effort tout particulier a été programmé pour les protéger des fouilles clandestines et pour assurer leur étude.

Des travaux de géologie et de géomorphologie ont été entrepris par des laboratoires universitaires et du CNRS.

Un effort tout particulier a été consacré à la restauration du petit patrimoine architectural bâti.

D'autre part, un soutien est apporté à la conservation des savoir-faire traditionnels.

Professeur **Henry de Lumley**

Président du Conseil scientifique du Parc naturel régional du Verdon





Mosaïque de la villa de Pèbre à Vinon-sur-Verdon

L'ARCHÉOLOGIE

L'archéologie est une science à la mode. Il existe cependant un décalage surprenant entre l'image mythique que le public se fait de l'archéologie, l'attrait qu'elle exerce et la réalité quotidienne des pratiques de ceux qui l'exercent. Affirmer qu'Indiana Jones peut représenter, pour le professionnel, l'anti-modèle absolu en ce qu'il incarne l'individualisme et la quête d'un bel objet, attitudes proscrites chez les spécialistes qui n'agissent qu'en équipes pluridisciplinaires et recherchent des témoignages anonymes d'hommes anonymes, surprendrait le plus grand nombre.

Comme son étymologie l'indique, cette science se présente initialement comme un discours sur les objets anciens. Les sources matérielles se font complémentaires, voire rivales des sources textuelles. Trois civilisations sont dans un premier temps concernées, l'Égypte, la Grèce classique et la Rome impériale. Se dessine ensuite une évolution où un clivage apparaît entre une archéologie « classique » et une autre qui intéresse préhistoriens et protohistoriens. L'essor de la Préhistoire dans la première partie du XX^e siècle, les découvertes des premiers hommes obligent à élargir le champ de l'archéologie.

La sophistication des méthodes de fouilles, la professionnalisation de l'activité d'archéologue ont conduit à des filières de formation et à des profils de carrières. L'appel à des structures pluridisciplinaires (par exemple, étude des pollens, des arbres) se multiplie et enrichit le champ des recherches.

Une révolution s'est produite ces dernières années qui dissocie l'archéologie de l'ancien. En définissant cette méthode, où la fouille peut ne plus exister surgit aujourd'hui une archéologie médiévale ou contemporaine. La recherche la plus récente s'oriente désormais vers la connaissance des produits de l'industrie humaine à toutes les époques.

Paul Corbier

Vice-président du Parc naturel régional du Verdon
en charge de la commission cultures

SOMMAIRE



L'art préhistorique dans les grottes et abris du Verdon, le bison gravé magdalénien de l'abri de Ségries, les soleils peints de la galerie de l'Église à Baudinard et la paroi peinte de l'abri Donner à Quinson

Par Henry de Lumley..... page 8

La vallée du Jabron (Var) : 50 000 ans d'archives culturelles et naturelles piégées dans un environnement de plein air

Par Guillaume Porraz et Louise Purdue..... page 12

Préhistoire le long des grandes gorges du Verdon, six millénaires d'occupations à l'abri du canyon

Par Thomas Castin..... page 20

Le Musée de Préhistoire des gorges du Verdon : conserver, étudier, valoriser

Par Sylvie Lourdaux-Jurietti..... page 26

Les traces de la voie romaine d'une rive à l'autre du Verdon, entre Bauduen et Riez

Par Michel Barbare, Marc Borréani, Philippe Borgard et Patrick Digelmann..... page 34

À la recherche de la mosaïque, la villa de Pèbre à Vinon-sur-Verdon. La redécouverte en 2020

Par Lucas Martin et Véronique Blanc-Bijon..... page 44

Les sites castraux précoces : le long de la vallée du Colostre et dans le Var

Par Daniel Mouton, Jean-Antoine Ségura et Mariacristina Varano..... page 52

Les chapelles du Verdon : les jalons d'une longue histoire

Par Maxime Dadure et Sébastien Ziegler..... page 60

Deux enceintes, trois cathédrales. Le destin mouvementé de « Riez-la-Romaine »

Par Philippe Borgard..... page 68

Fortifier les agglomérations : exemples dans le territoire du Parc naturel régional du Verdon

Parc Vincent Buccio et Sébastien Ziegler..... page 78

Remerciements page 87



L'ART PRÉHISTORIQUE DANS LES GROTTES ET ABRIS DU VERDON

Le bison gravé magdalénien de l'abri de Ségriès, les soleils peints de la galerie de l'Église à Baudinard et la paroi peinte de l'abri Donner à Quinson

Auteur de l'article :

- **Professeur Henry de Lumley**, président du conseil scientifique du Parc naturel régional du Verdon

Dans le sud-est de la France, peu de sites d'art préhistoriques ont été découverts jusqu'à présent. Outre, les célèbres sites de la grotte Chauvet et de la grotte Cosquer, datés de l'Aurignacien et du Gravettien, un bison gravé magdalénien a été observé sur la paroi rocheuse de l'Abri de Ségriès et même un cheval gravé gravettien sur celle de la grotte du Cavillon sous la falaise des Bousse Rousse à Grimaldi.

À l'époque protohistorique de nombreuses peintures schématiques ont été observées dans des cavités et des abris sous-roche du Sud-Est de la France et en particulier dans la galerie de l'Église à Baudinard et dans l'Abri Donner à Quinson.

Ci-dessus : Figuration solaire peinte dans la galerie des Soleils, grotte de l'Église, à Baudinard, dans les moyennes gorges du Verdon - Photo du musée de Préhistoire des gorges du Verdon.

Abstract: In southeastern France, few prehistoric art sites have been discovered so far. In addition to the famous sites of the Chauvet cave and the Cosquer cave, dated to the Aurignacian and Gravettian periods, a Magdalenian engraved bison has been observed on the rock face of the Abri de Ségriès and even a Gravettian engraved horse on the Cavillon cave under the Bousse Rousse cliff in Grimaldi.

During the protohistoric period, numerous schematic paintings were observed in caves and rock shelters in southeastern France, particularly in the Galerie de l'Église at Baudinard and in the Abri Donner at Quinson.

MOTS CLÉS : BISON GRAVÉ DE SÉGRIÈS, GALERIE DU SOLEIL DE LA GROTTE L'ÉGLISE À BAUDINARD, ABR DONNER, GRAVETTIAN, MAGDALÉNIEN, PROTOHISTOIRE.

KEYS WORDS: ENGRAVED BISON OF SÉGRIÈS, THE KARST OF THE SUNS WITHIN THE EGLISE CAVE AT BAUDINARD, ABR DONNER, GRAVETTIAN, MAGDALENIAN, PROTOHISTORY.

À Ségriès, à 3 km au nord-ouest de Moustiers-Sainte-Marie, dans les Alpes de Haute-Provence, a été figuré, au Magdalénien supérieur, un petit bison de 29 cm de long gravé sur la paroi rocheuse d'un abri effondré.



Figure 1 : Bison gravé magdalénien de Ségriès, Moustiers-Sainte-Marie, Alpes de Haute-Provence.



Figure 2 : Évocation dans le Musée de Préhistoire des gorges du Verdon, à Quinson, de la gravure du bison magdalénien de Ségriès au cours de sa réalisation par un Magdalénien.

Son tracé rappelle les bisons de la grotte de Niaux et du Portel en Ariège : ligne cervico-dorsale, profil des cornes et des pattes, position de l'œil et de l'oreille, forme du museau et de la barbe. Néanmoins, l'extrémité inférieure des pattes, effilée et sans sabot, évoque les représentations découvertes dans la péninsule italique.

La ressemblance avec les bisons peints sur les parois des grottes de Niaux et du Portel en Ariège met en évidence que le Bison de Ségriès a été gravé lors d'une incursion des Magdaléniens dans le Sud-Est de la France, comme dans la grotte de l'Adaouste, sur les bords de la Durance.

Sur les parois de la galerie des Soleils de la grotte de l'Église sur la rive gauche du Verdon, à Baudinard, en amont des moyennes gorges, ont été figurés plusieurs motifs rayonnants colorés en rouge, interprétés comme des symboles solaires.

Ils ont été peints dans des coupoles de corrosion karstique, souvent situées au-dessus de fosses renfermant des fragments de poteries.

Dans l'Abri Donner, à Quinson, Alpes de Haute-Provence, un site perché à 150 mètres au-dessus de la plaine de Quinson, à proximité de l'entrée des basses gorges du Verdon, ont été peintes sur la paroi rocheuse, en rouge, parfois en jaune et en noir, plus de quarante figures dont certaines évoquent des soleils.

L'ensemble de ces peintures, comme celles de la galerie des Soleils à Baudinard, rappelle les figurations de la fin du Néolithique et du Chalcolithique répandues dans le sud-est de la France où ont été découverts de nombreux abris sous-roche à peintures et à gravures schématiques : Var, Alpes de Haute-Provence, Bouches-du-Rhône, Drôme, Alpes-Maritimes.

Contrairement aux découvertes effectuées dans le Sud-Ouest de la France et dans les Pyrénées cantabriques peu de découvertes d'art préhistorique, ont été effectuées dans le Sud-Est de la France. Néanmoins deux sites majeurs ont été mis au jour : la grotte Chauvet, en Ardèche, très ancienne, datée de plus de 30 000 ans et la grotte sous-marine Cosquer à Marseille, datée de 33 000 à 19 000 ans.

RÉFÉRENCES

CLOTTES J. et ARNOLD M. (2001) : La grotte Chauvet l'art des origines. Paris, Seuil.

CLOTTES J. et AZEMA M. (2005) : La grotte Chauvet à Vallon-Pont-d'Arc, un bilan des recherches pluridisciplinaires. Bulletin de la Société préhistorique française, t. 102, n° 1, Actes de la séance de la Société préhistorique française 11 et 12 octobre 2003, Lyon (janvier-mars, 2005), pp. 173 à 182 (10 pages).

CLOTTES J., BELTRAN A., COURTIN J., COSQUER H. (1992) : La grotte Cosquer - Cap Morgiou, Marseille. Bulletin de la Société préhistorique française. t. 89, n° 4. pp. 98 à 128 (31 pages).

CLOTTES J., COURTIN J., VALLADAS H., CACHIER N., Mercier M., ARNOLO M. (1992) : Bulletin de la Société préhistorique française, 89, 8, pp. 230 à 234.

COURTIN J. et GAGNIÈRE S. (1967) : La grotte de l'Église, à Baudinard (Var). Gallia Préhistoire, 10, (2).

HAMEAU P. (2007) : Espaces de réclusion et de rassemblement et expression graphique au Néolithique. L'Anthropologie, 111, (4), pp. 721 à 751.

HAMEAU P. (1992) : Trois nouveaux jalons de l'art post-glaciaire entre Provence et Dauphiné. Bulletin de la Société préhistorique française, pp. 137 à 157.

LUMLEY H. de (1968) : Le Bison gravé de Ségriès, Moustiers-Sainte-Marie (Basses-Alpes), Actes du Simposio international de arte rupestre, Barcelone, Espagne, 1968, pp. 109 à 121.

LUMLEY H. de (1968) : Proportions et constructions dans l'art paléolithiques : Le bison, Actes du Simposio Internacional de arte rupestre, Barcelone, Espagne, 1968, pp. 123 à 145.





LA VALLÉE DU JABRON (VAR)

50 000 ans d'archives culturelles et naturelles piégées dans un environnement de plein air

Auteurs de l'article :

- **Guillaume Porraz**, préhistorien/archéologue, CNRS, Aix-Marseille Université, UMR 7269, Laboratoire méditerranéen de Préhistoire Europe Afrique (LAMPEA), 5 rue du Château de l'Horloge, 13094 Aix-en-Provence, France.
- **Louise Purdue**, géoarchéologue, CNRS, Université Nice Côte d'Azur, UMR 7264, Cultures environnements Préhistoire Antiquité Moyen-Âge (CEPAM), 24, avenue des Diables bleus, 06300 Nice

La vallée du Jabron, sur les communes de Trigance et de Comps-sur-Artuby, forme une longue plaine alluviale dans l'environnement escarpé des gorges du Verdon. Depuis 2013, des études géo-archéologiques, sous la forme de carottages, de sondages et de fouilles, ont permis de mettre en évidence une succession de terrasses sédimentaires couvrant les 50 derniers millénaires. Ces dépôts ont piégé de nombreux vestiges archéologiques qui permettent aujourd'hui de reconstituer l'histoire de la vallée dans ses évolutions paysagères et culturelles. Le site préhistorique des Prés de Laure et l'ancien lac de Trigance, respectivement localisés en amont et en aval de la vallée, constituent deux des principales découvertes qui éclairent aujourd'hui notre lecture du passé. La vallée du Jabron offre l'image d'un environnement qui s'est fortement transformé sous les effets des variations hydroclimatiques, mais aussi celle d'un milieu qui a exercé une forte attractivité sur les hommes et les femmes de la Préhistoire. Ces recherches dans la vallée du Jabron se comprennent à la lumière des multiples sites archéologiques qui parsèment le territoire du Verdon et en font un territoire d'exception pour l'étude des sociétés et des environnements préhistoriques.

Ci-dessus : Aperçu de la vallée du Jabron (Var, France) vers l'amont depuis le village de Trigance.

Abstract: The Jabron valley, in an area which belongs to the municipalities of Trigance and Comps-sur-Artuby, forms a long alluvial plain in the steep environment of the Verdon gorges. Initiated in 2013, (geo)archaeological studies, which combine coring, test pit digging and excavations, have revealed a succession of alluvial terraces that cover the last 50 millennia. These deposits have trapped numerous archaeological remains that allow us today to reconstruct the landscape and cultural evolution of the valley. The prehistoric site of les Prés de Laure and the ancient lake of Trigance, respectively located upstream and downstream of the valley, represent two of the main discoveries which enlighten today our lecture of the past. The Jabron valley offers the image of an environment that has been strongly transformed by hydroclimatic variations, but also that of an environment that has exerted a strong attraction on prehistoric men and women. This research in the Jabron valley shall be understood in the light of the numerous archaeological sites discovered in the Verdon territory, which make it an exceptional territory for the study of prehistoric societies and environments.

MOTS CLÉS : PRÉHISTOIRE, PALÉOLITHIQUE MOYEN, PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR, MÉSOLITHIQUE, PAYSAGE, CLIMAT, RIVIÈRE, TERRITOIRE, SILEX.

KEYS WORDS: PREHISTORY, MIDDLE PALEOLITHIC, UPPER PALEOLITHIC, MESOLITHIC, LANDSCAPE, CLIMATE, RIVER, TERRITORY, FLINT.

LA DÉCOUVERTE ET L'EXPLORATION DE LA VALLÉE DU JABRON

L'étude des sociétés de la Préhistoire participe d'une enquête à large échelle, au plus près des environnements, des mobilités humaines et des stratégies de subsistance. Les premières traces d'occupations humaines connues dans le Verdon remontent à environ 400 000 ans (Gagnepain et Gaillard, 2003). Ces hommes et ces femmes du Paléolithique vivaient de chasse et de cueillette et se déplaçaient dans leur territoire en fonction des ressources et des logiques de rencontre. Si ces populations sont volontiers qualifiées de nomades, il convient toutefois de se tenir à bonne distance de tout présupposé opportuniste. Les sites archéologiques, en Provence et ailleurs, nous montrent que les populations préhistoriques réoccupaient souvent les mêmes lieux d'activités et de repos, qu'elles s'étaient en quelque sorte « appropriés ». Ces lieux sont une source de connaissances inestimables.

La mise en réseau des différents lieux préhistoriques occupés par les hommes et les femmes de la Préhistoire est possible par l'étude de la provenance des objets archéologiques qui ont été transportés et abandonnés en leur futur lieu de découverte. En reconstituant l'histoire technique des objets, il est possible de remonter à la source des matériaux utilisés et ainsi de proposer une lecture dynamique des occupations humaines dans le territoire. D'où viens-tu ? Quels endroits fréquentes-tu ? En Provence, l'étude des provenances repose sur l'analyse des objets taillés en silex, roche dure à cassure conchoïdale qui était choyée par les artisans de la Préhistoire. Le silex a la particularité de préserver les caractéristiques du milieu dans lequel il s'est formé (Tomasso et al. 2016). Par une étude pétrographique, il est possible de distinguer l'origine géologique des silex. En comparant les échantillons archéologiques et les échantillons géologiques, il devient possible d'assigner une origine géographique aux outils taillés. C'est par l'étude de silex taillés retrouvés dans les sites archéologiques du littoral méditerranéen que nous sommes remontés jusqu'à la vallée du Jabron.

La découverte de la vallée du Jabron est intervenue après plusieurs années de prospections géologiques dans l'arc de Castellane, dans la continuité des travaux initiés à l'échelle provençale par Didier Binder (CNRS, CEPAM) et Patrick Simon (Musée d'anthropologie Préhistorique de Monaco). La richesse en silex et la multiplicité des traces d'occupations humaines dans l'arc de Castellane nous ont encouragés à chercher les contextes sédimentaires qui auraient pu favorablement piéger les vestiges d'occupations humaines. La plaine alluviale du Jabron a été le lieu idéal. En juillet 2012, au lieu-dit les Prés de Laure, nous découvrons les premiers silex taillés témoignant d'occupations humaines préhistoriques (Porraz et al. 2014).

La vallée du Jabron, entre Jabron (Comps-sur-Artuby) et Trigance, se développe sous la forme d'une plaine alluviale longue d'environ 5 km et positionnée à environ 750 m d'altitude (Figure 1). Cette plaine constitue comme une anomalie topographique dans l'environnement escarpé des gorges du Verdon (Purdue et al. 2021). Au cours du temps, les formations tendres du Crétacé ont été sapées par la rivière. Le parcours du lit a fluctué au rythme des variations climatiques, déposant des limons fins en période de crue et érodant ces mêmes dépôts lors des migrations du cours d'eau. Les variations latérales et verticales de la rivière sont à l'origine d'un système sédimentaire prenant la forme de terrasses alluviales (Costa et al. 2015). Chaque terrasse correspond à une grande phase chrono-climatique et nous aide à restituer les lambeaux d'un paysage disparu. Ces terrasses sont les anciennes parcelles de terre que les hommes et les femmes de la Préhistoire pouvaient parcourir et sur lesquelles, le cas échéant, ils se sont installés. Dans les cas les plus favorables, les vestiges abandonnés par les populations humaines étaient alors préservés sous les dépôts d'inondation du Jabron, pour nous être restitués aujourd'hui.

La vallée du Jabron est un lieu de la Préhistoire provençale et européenne. Occupée depuis au moins 50 000 ans, la vallée a été le témoin de grands événements, depuis le remplacement des hommes de Néandertal par les hommes anatomiquement modernes il y a environ 40 000 ans, la mise en place du dernier maximum glaciaire il y a environ 24 000 ans, le réchauffement climatique de l'Holocène il y a environ 12 000 ans ou encore l'avènement des sociétés agro-pastorales il y a environ 8 000 ans. Notre stratégie d'exploration de la vallée a consisté à multiplier les interventions de terrain sous la forme de carottages, de sondages et de fouilles archéologiques. Chaque intervention a permis d'ouvrir une fenêtre archéologique sur les environnements passés et les occupations humaines intervenues. La multiplication de ces opérations de terrain nous permet aujourd'hui de maîtriser la chronologie d'évolution de la plaine et d'en saisir, tel un puzzle, les différentes pièces qui nous sont parvenues.

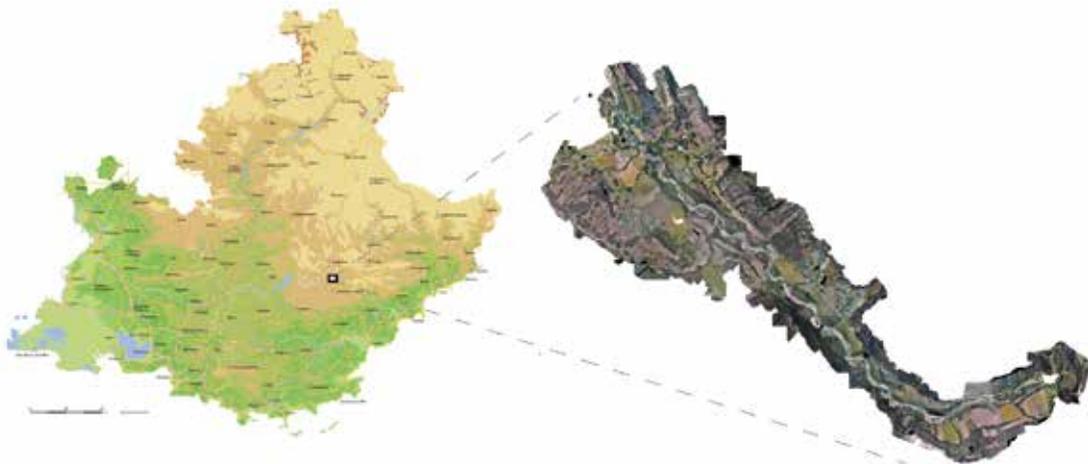


Figure 1 : Localisation de la vallée du Jabron (Var, France). Vers l'amont de la vallée, au pied du village de Trigance, il y a 15 000 ans, s'étendait un ancien lac post-glaciaire.

LA SÉQUENCE ARCHÉOLOGIQUE DES PRÉS DE LAURE (COMPS-SUR-ARTUBY)

La découverte de silex taillés en surface sur le site des Prés de Laure a été possible grâce aux travaux de labour qui venaient de s'y dérouler. Avec le soutien du propriétaire M. Raymond Rouvier, nous avons alors entrepris une suite de trois sondages archéologiques qui nous ont permis de retrouver le matériel archéologique in situ, c'est-à-dire dans les sédiments de crue déposés par le Jabron. Depuis 2013, les fouilles que nous conduisons aux Prés de Laure révèlent un site tout à fait exceptionnel pour l'étude des sociétés de la Préhistoire. Trois caractéristiques singularisent le site des Prés de Laure :

- 1 - le site révèle l'existence de nombreux niveaux archéologiques, témoignant des multiples retours des populations humaines au cours du temps. Ces occupations sont attestées depuis la fin du Paléolithique moyen et ont perduré jusqu'à la fin du Paléolithique Supérieur. Cette fréquence dans les occupations humaines témoigne de l'attractivité de la vallée et du positionnement idéal du site des Prés de Laure au sein cet environnement naturel.
- 2 - le site révèle l'existence de vestiges archéologiques très bien préservés, avec notamment la présence de restes organiques retrouvés sous la forme de charbons de bois et de restes osseux. Ces restes organiques sont des témoins privilégiés pour reconstituer les environnements passés et les stratégies de subsistance des populations qui se sont succédées. En milieu de moyenne montagne, en plein air, la préservation de tels vestiges peut être considérée comme tout à fait exceptionnelle. L'enfouissement rapide des vestiges après leur abandon explique cette singularité.
- 3 - le site révèle l'existence de scènes d'activités diversifiées, retrouvées sous la forme d'événements de taille de silex, de traitement de restes de chevaux, d'entretien de foyers ou encore de construction de structures sèches au moyen de blocs en calcaire. L'agencement des scènes d'activité les unes par rapport aux autres permet de restituer l'organisation spatiale des populations humaines et d'en inférer sur les raisons qui motivaient leurs installations. Cette lecture spatiale, d'ordre événementiel, rapproche les Prés de Laure des « Pompéi » de la Préhistoire (Tomasso et al. 2018). La faible énergie des crues du Jabron dans ce secteur a permis d'enfouir les vestiges abandonnés sans modifier leur organisation au sol (Figure 2).



Figure 2 : Aperçu du site des Prés de Laure en cours de fouille (Comps-sur-Artuby) et reconstitution de l'arme de chasse composite retrouvée dans un niveau archéologique daté d'environ 25 000 ans (reconstitution ©C. Cheval).

L'ANCIEN LAC DES CONDAMINES-SUR-TRIGANCE

La stratégie d'étude de la vallée associe l'archéologie des hommes à l'archéologie des paysages. L'étude des formations superficielles constitue un volet de recherche essentiel pour comprendre les stratégies d'implantation humaine, les conditions de leurs installations, les contraintes et opportunités auxquelles les populations ont dû faire face. Cette stratégie d'étude a motivé la réalisation de transects géologiques en différents secteurs le long du Jabron (suite de carottages organisés dans un axe de lecture géomorphologique). Ces transects, réalisés au moyen d'un carottier à percussion, présentaient un double intérêt : (1) affiner la carte géomorphologique, (2) extraire des carottes sédimentaires et échantillonner pour datations et analyses environnementales.

Un transect réalisé en 2016 au lieu-dit les Condamines-sur-Trigance a permis de mettre en évidence une succession de terrasses sédimentaires contemporaines à celles reconnues sur le site des Prés de Laure. À ce-jour, le mobilier archéologique découvert aux Condamines reste limité à quelques objets isolés. Les sondages géo-archéologiques réalisés en 2019 (Figure 3) confirment l'ancienneté des travaux d'aménagement réalisés dans la plaine et soulignent l'importance des occupations humaines qui s'y sont déroulées au cours du Néolithique.



Figure 3 : Exemple d'un sondage aux Condamines-sur-Trigance (photographie de gauche) et d'un carottage sédimentaire (photographie de droite). Photographie de gauche : les changements sédimentaires témoignent des modifications environnementales qui sont intervenues dans la vallée du Jabron.

Les carottes sédimentaires et les sondages géo-archéologiques réalisés aux Condamines-sur-Trigance ont révélé l'existence d'un ancien lac qui se développait dans la plaine en contrebas du village de Trigance (Figure 1). L'identification de cet ancien lac a été rendu possible grâce à l'observation de marqueurs biochimiques et géochimiques caractéristiques des milieux lacustres. La réalisation de datations radiocarbone à partir des échantillons organiques prélevés dans les carottes sédimentaires situent l'existence du lac entre 16 000 et 6 000 ans avant nos jours. À ce jour, nous reconnaissons deux principales phases d'évolution : une phase ancienne au cours de laquelle le lac constituait une retenue d'eau peu profonde peu ou prou similaire aux lacs alpins actuels ; une phase récente au cours de laquelle le niveau de l'eau s'est abaissé pour laisser place à un environnement humide à marécageux. L'origine du lac reste à clarifier mais l'hypothèse privilégiée est celle d'un bouchon qui se serait formé à l'entrée des gorges de Trigance.

LA VALLÉE DU JABRON DANS L'ENVIRONNEMENT DU VERDON

La vallée du Jabron, par la richesse de son patrimoine préhistorique culturel et naturel, constitue un nouveau lieu de la Préhistoire provençale, européenne et méditerranéenne. La vallée du Jabron a exercé une forte attractivité sur les hommes et les femmes de la Préhistoire, depuis au moins 50 000 ans. La présence de la rivière, la disponibilité en silex, la richesse du biotope et la singularité topographique de la vallée constituent autant d'éléments qui expliquent le pourquoi de cette attractivité. La vallée du Jabron est par ailleurs bordée de petites baumes et de grottes qui ont constitué autant de points d'arrêt et de passage pour les hommes et les femmes de la Préhistoire. La Baume de Monthiver (Comps-sur-Artuby) et la Baume Rouyer (Le Bourguet) constituent deux exemples supplémentaires qui soulignent la richesse de cet environnement (Audiard et al. 2021, Porraz et al. 2018, Ricci et al. 2021).

L'originalité du projet de recherche dans la vallée du Jabron repose sur la découverte de ce patrimoine de plein air, caché sous les sols de labour. La diversification des opérations de terrain et des lieux de recherche sont une clé de réussite pour mieux percevoir comment les populations se sont adaptées et ont évolué au cours du temps. De tels environnements sont rares mais ne sont pas uniques. À titre d'exemple, nous citerons la vallée du lac de Sainte-Croix (Poncin 2015) qui a très certainement constitué un environnement privilégié au cours de la Préhistoire.

Avec la vallée du Jabron, c'est l'ensemble du bassin du Verdon qui retient notre attention. Le patrimoine archéologique des basses et moyennes gorges, explorées au moment de la construction des grands barrages (Lumley de, 1969), est tout à fait exceptionnel, avec de nombreux sites paléolithiques dont la Baume Bonne, l'abri Breuil, la grotte Sainte-Maxime ou encore la grotte Murée. Ces sites témoignent d'une implantation pérenne des hommes et des femmes de la Préhistoire depuis au moins 400 000 ans. L'environnement physique du Verdon est constitué de paysages grandioses dont l'histoire très ancienne résonne encore aujourd'hui.

REMERCIEMENTS :

Nous adressons nos sincères remerciements aux communes de Trigance, de Comps-sur-Artuby et du Bourguet pour les aides apportées à nos opérations ; nous remercions le Parc naturel régional du Verdon et le Musée de Préhistoire des Gorges du Verdon pour les collaborations établies et les nombreux soutiens ; nous remercions le ministère de la Culture pour les autorisations et les financements ; nous remercions le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) pour la liberté de travail. Enfin, nous adressons nos meilleurs remerciements aux propriétaires des terrains sur lesquels nous sommes intervenus : M. Michel, M. Despert et MM. Bernard. Nous avons une pensée émue pour Raymond Rouvier, premier propriétaire des Prés de Laure et sans l'aide duquel le projet n'aurait pas vu le jour.



Aperçu du site des Prés de Laure en cours de fouille (Comps-sur-Artuby).



RÉFÉRENCES

AUDIARD B., RICCI G., PORRAZ G.E., PURDUE L., TOMASSO A., MOLOGNI C., BLASCO T., BATTIAPAGLIA G. and THERY-PARISO, I., 2021. Identifying short-term climatic changes through isotopic charcoal analyses early Holocene warming and the "9.3 ky" event at the Mesolithic site of La Baume de Monthiver (Var, France). In: *Biodiversités, environnements et sociétés depuis la Préhistoire : nouveaux marqueurs et approches intégrées*. 41^{es} rencontres internationales d'archéologie et d'histoire - Nice Côte d'Azur sous la direction d'E. Nicoud, M. Balasse, E. Desclaux et I. Théry-Pariset. Éditions APDCA, Nice, 2021 : pp.13-26.

COSTA S., DAVTIAN G., PURDUE L., TOMASSO A., PORRA, G., 2015. *Cartographie géomorphologique à des fins archéologiques dans la moyenne vallée du Jabron*. Géomatique Expert : 20-31.

GAGNEPAIN J., GAILLAR, C., 2003. « La grotte de la Baume Bonne (Quinson, Alpes de Haute-Provence): synthèse chronostratigraphique et séquence culturelle d'après les fouilles récentes (1988-1997) ». In *La grotte de la Baume Bonne (Quinson, Alpes de Haute-Provence): synthèse chronostratigraphique et séquence culturelle d'après les fouilles récentes (1988-1997)* (pp. 73-86). John and Erica Hedges Ltd.

LUMLEY H.D., 1969. *Le Paléolithique inférieur et moyen du Midi méditerranéen dans son cadre géologique. Tome I. Ligurie-Provence* (Vol. 5, No. 1). Persée-Portail des revues scientifiques en SHS.

PONCIN, L. 2015. *La vallée du Verdon avant le lac - Un paysage et un patrimoine engloutis*. C'est-à-dire Éditions. Collection un territoire et des hommes.

PORRAZ G., TOMASSO A., PURDU, L., 2014. « Les Prés-de-Laure, un premier site du Paléolithique supérieur sur les terrasses de la moyenne vallée du Jabron (Var, France) ». *Bulletin de la Société préhistorique française*, 111(1), pp.135-138.

PORRAZ G., TOMASSO A., MOLOGNI C., AUDIARD B., HOAREAU L., JULIEN M.A., PADOVAN M., SARDELLI G., SIMON P., PURDUE L., 2018. « Fin du Pléistocène et début de l'Holocène dans la vallée du Jabron (Var, France) : les occupations humaines à la Baume de Monthiver ». *Bulletin de la Société préhistorique française*, 115(2), pp.390-393.

PURDUE L., TOMASSO A., COSTA S., CIZERON M., AUDIARD B., DUBA, M., ROUVIER C., PORRAZ G., 2021. « Morphogénèse, paysages et occupations humaines dans la vallée du Jabron (Var, France) depuis le Pléistocène Supérieur ». In: *Biodiversités, environnements et sociétés depuis la Préhistoire : nouveaux marqueurs et approches intégrées*. 41^{es} rencontres internationales d'archéologie et d'histoire - Nice Côte d'Azur sous la direction d'E. Nicoud, M. Balasse, E. Desclaux et I. Théry-Pariset. Éditions APDCA, Nice, 2021 : pp.169-186.

RICCI G., PORRAZ G., TOMASS, A., 2021. « Les systèmes techniques lithiques à la Baume de Monthiver (vallée du Jabron, Var) dans le contexte du Premier Mésolithique des Préalpes méridionales ». *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 118(3), pp.427-451.

TOMASSO A., BINDER D., MARTINO G., PORRAZ G., SIMON P., 2016. « Le référentiel matières premières de l'arc liguro-provençal (MP-ALP) : ressources siliceuses entre vallée du Rhône et Apennins ». In *Séance décentralisée de la SPF, Nice 2013*. Société préhistorique française, Nice, France.

TOMASSO A., ROTS V., PURDUE L., BEYRIES S., BUCKLEY M., CHEVAL C., CNUTS D., COPPE J., JULIEN M.A., GRENET M., LEPERS C., M'MAHMDI M., SIMON P., SORIN S., PORRAZ G., 2018. « Gravettian weaponry: 23,500-year-old evidence of a composite barbed point from Les Prés de Laure (France) ». *Journal of Archaeological Science*, 100, pp.158-175.





PRÉHISTOIRE LE LONG DES GRANDES GORGES DU VERDON

Six millénaires d'occupations à l'abri du canyon

Auteur de l'article :

- **Thomas Castin**, préhistorien au Service départemental d'archéologie des Alpes de Haute-Provence (SDA O4)

Depuis 2018 le Service départemental d'archéologie des Alpes de Haute-Provence parcourt le canyon du Verdon à la recherche de nouveaux sites archéologiques. Cette zone auparavant vierge de toutes opérations archéologiques a livré un potentiel important pour la Préhistoire récente et la Protohistoire. Les sites mis en évidence ont livré des indices de la présence de communautés humaines d'il y a plus de 6000 ans. Ainsi, il est possible de mieux comprendre l'occupation du territoire par ces populations anciennes et apprécier comment elles évoluaient au sein de celui-ci tout en interagissant avec des contrées beaucoup plus lointaines.

Abstract: Since 2018, the Departmental Archeology Service of the Alpes de Haute-Provence explore the Verdon canyon for new archaeological sites. This area previously untouched by any archaeological operations has delivered significant potential for recent prehistory and protohistory. The highlighted sites have delivered clues of the presence of human communities from more than 6000 years ago. Thus, it is possible to better understand the occupation of the territory by these ancient populations and appreciate how they evolved within it while interacting with much more distant lands.

MOTS CLÉS : CANYON, PRÉHISTOIRE, PROTOHISTOIRE, GROTTTE

KEYS WORDS: CANYON, PREHISTORY, PROTOHISTORY, CAVE

Ci-dessus : Fouilles dans la grotte d'Encastel (SDA O4)

Le Verdon est connu pour de nombreux sites préhistoriques. La grotte de la Baume Bonne à Quinson permet notamment de remonter le temps jusqu'à la première occupation du territoire il y a environ 400 000 ans. La concrétisation d'un important projet hydraulique sur les basses gorges a conduit à de nombreuses fouilles de sauvetage entre Baudinard et Esparron. (Courtin 1974, Lagrand 1984). Les résultats de ces recherches sont aujourd'hui visibles en déambulant entre les vitrines du Musée de Préhistoire des Gorges du Verdon. Néanmoins, le canyon n'ayant pas été affecté par la mise en eau des barrages, il n'a pas profité de ce programme de recherches. Ce n'est qu'en 2018 où une équipe d'archéologues du SDA O4 réalise les premières investigations archéologiques sur ce territoire (Castin 2018).



Figure 1 : Accès complexe et verticalité (SDAO4)

UNE AVENTURE ARCHÉOLOGIQUE

Ce secteur présente la particularité d'être assez complexe d'accès et la recherche d'occupations anciennes peut s'avérer parfois difficile (Figure 1). Plusieurs prospections ont donc été nécessaires pour arpenter une majorité de l'aire géographique étudiée. La méthode consiste à repérer les abris naturels en arpentant les chemins déjà existants (Martel, Bastidon, Imbut...), les rejoindre et en inspecter le sol pour trouver les indices d'une présence humaine ou non (silex taillés, céramiques, ossements...). Escalade, rappels, spéléologie, canoës et marche hors sentiers dans la végétation permettent d'approcher les différentes grottes ou abris en pied de falaises. Ainsi, il a pu être mis en évidence plus de quatre-vingts sites ou indices de site sur les communes d'Aiguines, La Palud-sur-Verdon et Rougon en quelques années.

UNE HISTOIRE À CREUSER

Les différentes prospections ayant permis de mettre en évidence un potentiel certain pour l'occupation humaine du canyon, il fallait désormais apprécier les chronologies des différents sites repérés. Plusieurs opérations de sondages ont alors été réalisées en 2019 dans les abris du sentier de l'Imbut (Castin 2019a) mais également dans les grottes de Galetas (Castin 2019b) ainsi que la plage lui faisant face (Castin 2019c). Le premier constat qui a pu être fait était que ces sites avaient tous connus une occupation vers la fin de l'âge du Bronze (-1200/-800 avant notre ère). Les grottes de l'Imbut ont connu une importante érosion naturelle et ne permettent pas de comprendre le site dans son ensemble. Elles renseignent uniquement de la présence de ces populations anciennes dans la zone. Une amande de mer méditerranéenne (*glycymeris glycymeris*) percée (Figure 2) pour servir de pendeloque y a été retrouvée et prouve déjà des interactions avec les populations vivant sur la côte. Une seconde phase de sondages a été réalisée en 2021 dans la grotte d'Encastel à Rougon afin d'en évaluer le potentiel. Les résultats de ces différentes investigations scientifiques ont permis de réaliser des fouilles plus étendues sur les grottes de Galetas et d'Encastel.



Figure 2 : Coquillage marin percé (SDA O4)

GALETAS, UN SITE INÉDIT EN PROVENCE

Cet immense abri à la sortie du canyon a demandé une attention particulière étant donné la diversité et la qualité du mobilier découvert. En effet, céramiques, objets en bronze et faune ont été retrouvés en nombre dans les différents niveaux de cette occupation (Figure 3).



Figure 3 : Vases entiers dans les grottes de Galetas (SDA O4)



L'abri présentait aussi une particularité encore inconnue en Provence : des sols y ont été construits par les civilisations de l'âge du Bronze dans l'espace médian et haut. Cela leur permettait de vivre sur des surfaces planes en évitant les aspérités de la roche locale. Il s'agit d'apports de terre crue et d'argile tassés sur place que les bâtisseurs ont volontairement incendiés à la fin de la chaîne opératoire pour le rendre étanche (Figure 4).



Figure 4 : Détail du sol dans les grottes de Galetas (SDA O4)

Les fouilles ont révélé que les groupes de l'âge du Bronze vivaient ici de façon saisonnière. Il s'agit là d'agro-pasteurs qui conduisaient les troupeaux et cultivaient des céréales (des graines d'orges carbonisées ont été découvertes sur les sols). Les objets en bronze présentent de nombreuses similitudes avec d'autres découverts dans le Vaucluse ou bien dans le Massif-Central. Une perle en verre bleu retrouvée lors des fouilles de 2022 prouve un lien avec les ateliers de ce matériau connu en Italie du Nord. Enfin, il a aussi été découvert une perle en ambre provenant de la Baltique. Ainsi, on comprend que ce site s'insère dans un réseau d'occupations et d'échange s'étendant sur une aire géographique très vaste et dépassant largement les frontières du Verdon.

ENCASTEL, 5000 ANS SUR UN MÊME SITE

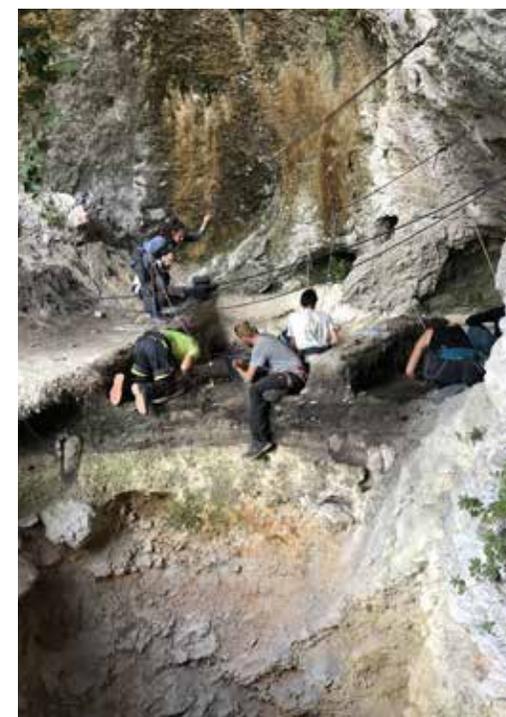


Figure 5 : Fouilles dans la grotte d'Encastel (SDA O4)

La grotte d'Encastel, située à l'entrée du canyon, en rive gauche est un site assez particulier autant par sa topographie que par sa chronologie. Située dans une falaise, on y accède en escaladant un dièdre d'une dizaine de mètres. L'abri surmonte une autre grotte. Les deux sont aujourd'hui reliés par un soutirage ouvert naturellement il y a une trentaine d'années (Figure 5).

Ce site avait déjà été repéré en 1995 mais était quelque peu tombé dans l'oubli. Les fouilles débutées en 2021 laissent penser qu'il s'agit d'une occupation importante pour la fin de la Préhistoire dans le canyon. En effet, on y retrouve des vestiges du Néolithique moyen (-4500 avant notre ère) jusqu'à la fin de l'Antiquité romaine (Ve siècle de notre ère). De plus, la sédimentation de la grotte a permis une conservation remarquable des artefacts qui sont nombreux et très diversifiés pour les différentes

périodes chronologiques. Outils en os ou en silex, céramiques brisées en place, haches polies, pendeloques et perles sont découverts dans les niveaux de fouilles. Ces derniers sont parfois associés à des foyers (Figure 6) ou des trous de poteau prouvant une véritable organisation spatiale de l'abri avec des activités précises et spécifiques dans chaque zone. Il faut également noter que le site s'inscrit, lui aussi, dans une dynamique d'échange ou de commerce à plus ou moins grande échelle. Les haches sont en roche alpine, le silex provient de la vallée du Largue proche de Forcalquier, et certaines meules du massif de l'Esterel. Ce type de site dont l'occupation se poursuit sur plusieurs millénaires reste assez rare en Provence, même s'il en existe dans les basses gorges ou dans le Haut-Var. Ils demandent alors une attention particulière car ils nous renseignent sur les transitions et les évolutions entre les différentes périodes repérées.



Figure 6 : Fouilles dans la grotte d'Encastel (SDA O4)

UNIQUEMENT CE QUI EST ACCESSIBLE

La question de l'accessibilité est récurrente dans ce milieu escarpé souvent vertigineux. Il faut comprendre que les civilisations humaines de ces périodes préhistoriques évoluaient dans un canyon identique à celui visible aujourd'hui : de grandes falaises avec au fond, le lit de la rivière présentant des débits variables en fonction des précipitations mais une hauteur similaire à celle connue actuellement. Quelques dérochements et éboulements ont pu très localement changer la topographie d'un secteur mais les civilisations du Néolithique et de l'âge du Bronze ont connu les mêmes problématiques concernant l'accès. Il faut donc changer notre vision et comprendre que ces groupes arpentaient ces régions continuellement, et que leur appréhension des dangers pouvait être différente de la nôtre. De plus, ces trous dans les falaises devenaient rapidement, et avec peu d'aménagement, un habitat durable à l'abri des aléas climatiques pour une saison. Enfin, il existait sans doute des moyens en matériaux périssables (bois et liens végétaux) pour aider aux franchissements de certains obstacles naturels. De là, ces groupes utilisaient probablement des coinçeurs, des cordes rudimentaires et des échelles pour rejoindre des cavités qui nous paraissent aujourd'hui inaccessibles.

CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Depuis 2018, les recherches archéologiques ont permis de mettre en évidence une densité de population importante dans le canyon entre -5000 et -800 avant notre ère. De petits groupes vivant principalement du pastoralisme s'installaient dans des abris pour une saison. Ils s'intégraient dans un réseau plus large d'occupations quasiment régional, commerçaient, échangeaient et interagissaient avec d'autres communautés sur des distances importantes puisqu'on retrouve des objets provenant de la Méditerranée, de la mer du Nord ou bien des Alpes italiennes.

Face aux résultats des fouilles de ces dernières années, il semble nécessaire de s'intéresser au potentiel des autres sites repérés mais aussi de continuer les recherches sur ceux en cours de fouilles. Une dernière opération est prévue dans les grottes de Galetas afin de répondre à la problématique de l'occupation de l'espace à l'intérieur de l'abri et permettra de concentrer l'attention sur un programme de recherches plus important pour la grotte d'Encastel. De nouvelles prospections sont également envisagées dans des zones inexplorées dans le canyon et ses marges (plan de Canjuers).

REMERCIEMENTS :

À travers cet article, le SDA O4 tient à remercier l'ensemble des personnes et institutions qui ont permis à ce projet de voir le jour et de prospérer. Qu'elles nous aient suivis de près ou bien de loin, accompagné sur le terrain ou bien aidé logistiquement, ponctuellement ou sur toute la durée des projets, il faut qu'elles soient assurées de notre reconnaissance. Une pensée particulière aussi pour les équipes de terrain qui ont gardé leur motivation et leur soif de découvertes malgré des conditions souvent spartiates et rustiques. Toutes ces personnes ont participé à leur niveau à la bonne réalisation des différentes opérations ; elles sont à la base des résultats présentés ici et contribuent à la révélation des secrets du Verdon.

RÉFÉRENCES

2018 : *Grand Canyon du Verdon (Alpes de Haute-Provence et Var), La Palud-sur-Verdon / Rougon / Aiguines* : rapport de Prospection Inventaire, Département des Alpes de Haute-Provence, Digne-les-Bains, 132 p.

2019a : *La Palud-sur-Verdon (Alpes de Haute-Provence), Plage de Galetas* : rapport de sondages, Département des Alpes de Haute-Provence, Digne-les-Bains, 40 p.

2019b : *Aiguines (Var), Grottes de l'Imbut* : rapport de sondages, Département des Alpes de Haute-Provence Digne-les-Bains, 46 p.

2019c : *Aiguines (Var), Grottes de Galetas* : rapport de sondages, Département des Alpes de Haute-Provence, Digne-les-Bains, 64 p.

COURTIN J. ; +1974 : *Le Néolithique de la Provence*, Paris, Société préhistorique française, 360 p.

LAGRAND C. ; 1968 : *Recherche sur le Bronze final en Provence méridionale*, thèse de doctorat dactylographiée, Aix-en-Provence, 394.p. 88.pl



LE MUSÉE DE PRÉHISTOIRE DES GORGES DU VERDON

Conserver, étudier, valoriser

Auteur de l'article :

- **Sylvie Lourdaux-Jurietti**, directrice du Musée de Préhistoire des gorges du Verdon, UMR 6298 ARTEHIS, Archéologie, Terre, Histoire, Sociétés

Le Musée de Préhistoire des gorges du Verdon a été fondé sur les collections mises au jour dans le cadre des sauvetages archéologiques préalables à la construction des barrages sur le Verdon. Aujourd'hui, il est envisagé d'enrichir le fonds afin d'être en phase avec l'évolution des travaux de terrain et de développer les activités de recherche. Le rôle du musée est en effet de transmettre le discours scientifique élaboré par les archéologues à partir des fouilles.

Abstract: The Musée de Préhistoire des gorges du Verdon was founded on the collections uncovered during the archaeological salvage work prior to the construction of the dams on the Verdon. Today, it is planned to enrich the collection in order to keep up with the evolution of fieldwork and to develop research activities. The role of the museum is to transmit the scientific discourse developed by archaeologists from the excavations.

MOTS CLÉS : MUSÉE ; COLLECTIONS ; CONSERVATION ; ÉTUDE ; RECHERCHE ; VALORISATION ; EXPOSITION

KEYS WORDS: MUSEUM ; COLLECTIONS ; CONSERVATION ; STUDIES ; RESEARCH ; VALORIZATION, EXHIBITION

Ci-dessus : Exposition permanente (© MPG)



Figure 1 : musée de Préhistoire des gorges du Verdon (©P. Exubis/CD04).

Le musée de Préhistoire des gorges du Verdon est issu des travaux archéologiques réalisés avant la construction des barrages sur le Verdon (Figure 1). Les sites explorés ont livré de très nombreux objets. Le musée est né en 2001 de la volonté de conserver et valoriser sur place ces précieux témoins des premiers temps de l'Homme dans le Verdon.

Après 20 ans d'existence, le Département des Alpes de Haute-Provence s'est engagé dans un lourd processus de rénovation de cet équipement, qui reçoit entre 60 000 et 80 000 visiteurs par an. En 2022 a été inauguré le Préhistosite, qui permet de découvrir différentes formes d'habitat, depuis le Paléolithique inférieur, autour de 380 000 av. J.-C. jusqu'à la fin de l'âge du Bronze, vers 1 000 av. J.-C. En 2023, le sentier d'accès à la grotte de la Baume Bonne fait l'objet d'un chantier de requalification dans le cadre du projet Alcotra P.E.P.A., de manière à rendre son parcours plus accessible et sécurisé. Trois points de médiation permettront aux randonneurs de mieux comprendre l'évolution des paysages depuis les débuts de la Préhistoire jusqu'au XIX^e siècle, d'appréhender la notion de territoire durant ces périodes anciennes et de découvrir la longue occupation de la grotte.

Aujourd'hui, le musée lance la dernière phase de cette mutation, avec le projet de refonte complète du parcours permanent. Le préalable à cette nouvelle étape de fond est la rédaction d'un nouveau Projet scientifique et culturel (PSC), document stratégique qui, sur la base d'un état des lieux, définit les axes prioritaires d'évolution pour les années à venir. L'élaboration de ce document a été l'occasion de mettre en exergue différents points en lien avec le sujet de ce numéro du Courrier scientifique et les contributions précédentes : accueillir de nouvelles collections pour être en prise avec la recherche la plus récente, favoriser la recherche sur les collections, être le lieu de valorisation des recherches sur la Pré- et la Protohistoire régionale.

Un musée se définit d'abord par sa collection et sa mission de conservation.

Les collections actuelles

Le fonds du Musée de Préhistoire des gorges du Verdon est principalement constitué par les objets mis au jour sur la soixantaine de sites explorés dans le cadre des recherches préalables à la construction des barrages sur le Verdon. Ces riches collections témoignent de 400 000 ans d'occupation. Force est cependant de constater qu'elles sont issues d'opérations désormais anciennes puisque ces travaux ont eu lieu des années 1950 aux années 1970 (Figure 2).

D'autres collections sont venues rejoindre ce fonds : la Baume de Fontbregoua à Salernes (83), le moulage de la sépulture de La Fare (04), le dépôt de l'âge du Bronze de Moriez (04) et les objets découverts à Buffe-Arnaud (Saint-Martin-de-Brômes, 04) (Figure 3).



Figure 2 : Fouille en cours à la Baume Bonne (©Archives MPG)



Figure 3 : Céramiques mises au jour à Buffe-Arnaud (© DLVA)

Ces opérations datent des années 1980 et 1990 et seules deux d'entre elles sont actuellement présentées.

L'exposition permanente du musée, basée sur ce fonds, présente une forme de déséquilibre entre l'aile Paléolithique très développée et la Protohistoire (âges du Bronze et du Fer) qui l'est beaucoup moins, malgré l'existence de sites importants de cette période. La prédominance des sites d'abris sous roche et de grottes, inhérente à l'histoire de la recherche, est aussi un biais qui pourrait laisser croire aux visiteurs que dans le Verdon, les hommes préhistoriques vivaient uniquement dans ce type d'habitats.

Projet

Dans le cadre de la mutation entamée par le musée, il est envisagé d'élargir le champ géographique de « recrutement » des collections. Il s'agira de procéder à l'acquisition des collections représentatives de l'histoire de la Haute-Provence, des origines à la Conquête romaine.

Toute la variété des sites devra être représentée : habitats, sites funéraires, sites d'exploitation de ressources, sites cultuels, etc. Il conviendra également de combler des vides chronologiques ou du moins de rééquilibrer le parcours au profit des périodes actuellement peu représentées dans le fonds, comme le Paléolithique supérieur par exemple. L'objectif est de coller au plus près de l'activité de terrain, de manière à rendre compte des dernières découvertes.

Ce travail pourra également s'accompagner d'une recherche des collections anciennes actuellement détenues par des personnes privées, afin de les faire entrer dans les collections publiques.

Dans ce cadre, plusieurs intégrations de collections, issues d'opérations présentées dans ce volume, sont déjà envisagées : fouilles du Jabron (83), de la grotte d'Encastel à Rougon (04) par exemple (Figure 4). Un fragment d'épée de l'âge du Bronze, découvert à Digne en 1930, est également en cours d'acquisition.



Figure 4 : Rougon, grotte d'Encastel, perles en verre et en ambre. (© Thomas Castin/SDAO4)

FAVORISER ET PARTICIPER À LA RECHERCHE

Outre la conservation des collections, la mission d'un musée est de les étudier. Il est donc un lieu d'étude, qui accueille chercheurs et étudiants.

Ces dernières années, différentes études ont ainsi été menées sur des objets du musée : analyses d'objets en bronze (Figure 4), haches en roches vertes (P. Pétrequin), outils en rhyolithe (S. Marzin), reprise de l'étude de sites des basses gorges en prévision de nouvelles interventions de terrain (G. Porraz), pour ne citer que quelques exemples.

Ces recherches viennent enrichir les connaissances sur le fonds du musée. Elles sont menées, soit par des étudiants, notamment des universités d'Aix-Marseille et de Nice, avec lesquelles le musée entretient des liens privilégiés, soit par des professionnels (chercheurs CNRS, enseignants-chercheurs, etc.).



Figure 5 : M. Labeaune. Prélèvement pour analyse sur le poignard en cuivre de La Fare (04) (© MPG)

L'objectif pour les prochaines années est de développer ces activités de recherche, en tissant des liens plus étroits encore avec ces partenaires. Il est notamment opportun d'inscrire le musée dans les Projets collectifs de recherche et actions nationales de recherche, qui aujourd'hui structurent la recherche en archéologie. Le musée est ainsi engagé aux côtés des préhistoriens travaillant sur le Jabron, la vallée de Sainte-Croix et les basses gorges, tant pour l'accès facilité aux collections que pour les actions de valorisation.

Enfin, le musée est équipé d'un auditorium qui lui permet d'accueillir des colloques, temps privilégiés d'échanges entre chercheurs venant de tout le territoire national et de pays étrangers. C'est ainsi l'occasion pour les participants qui ne le connaissent pas encore de découvrir le musée et ses collections. Ces contacts sont des moments propices pour faire naître de futures collaborations. En juin 2022 par exemple, le Musée a accueilli l'une des journées du colloque « Vallées de la Préhistoire » (Figure 6).



Figure 6 : Colloque « Vallées de la Préhistoire », juin 2022 (© MPG.V).

VALORISER LA RECHERCHE

Enfin, la mission du musée est de transmettre le propos scientifique, en le rendant accessible au plus grand nombre.

Exposition permanente

L'exposition permanente est bien sûr le lieu privilégié pour découvrir l'histoire de l'occupation humaine de notre territoire, des origines, il y a 400 000 ans, à la Conquête romaine. Elle présente les sites les plus représentatifs des moyennes et basses gorges (Figure 7).



Figure 7 : Exposition permanente (© MPG.V)

La refonte de ce parcours sera axée sur deux aspects. D'une part, le climat et l'environnement de chaque période seront présentés de manière à recentrer le propos sur les relations entre l'Homme et son milieu, afin de bien comprendre les grandes étapes de cette interaction. D'autre part, nous nous efforcerons de répondre aux questionnements principaux des visiteurs, en lien avec les problématiques actuelles, comme l'exploitation des ressources naturelles, les déplacements de populations, le mode de vie, l'organisation de la société, les croyances, etc. Le lien entre périodes préhistoriques et contemporaines permettra au public de mieux s'identifier aux sociétés anciennes.

Expositions temporaires

Les expositions temporaires, quant à elles, mettent en exergue des recherches récentes sous forme de synthèse. Ainsi, en 2015, l'exposition NÉO ! Marins et bergers de Provence il y a 8 000 ans, proposait une forme de synthèse des travaux de Jean Courtin sur le Néolithique régional. En 2016, l'exposition On s'installe ? Moments de Préhistoire entre Jabron, Artuby et Verdon offrait à la fois une première restitution des recherches menées dans ce secteur et une présentation des méthodes de l'archéologie. Enfin en 2019, Trésors alpins faisait suite au PCR « Les dépôts d'objets en bronze protohistoriques de la région PACA » et s'inscrivait dans le cadre du projet européen TRAcS - Transmettre la Recherche Archéologique dans les Alpes du Sud (Alcotra 2014-2020) (Figure 8).

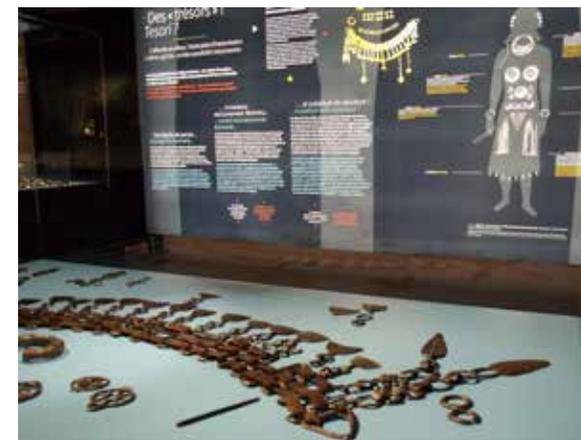


Figure 8 : Exposition temporaire « Trésors alpins » (© MPG.V).

En 2025, le musée présentera une exposition sur l'âge du Bronze en Provence afin notamment de mettre en valeur les travaux de Thomas Castin dans le grand canyon. Enfin, le musée est engagé dans le projet d'ANR SCHEMA - Syntax of HoloCene scHEMatic rock Art pour la partie valorisation. Ce sera l'occasion de réinterroger les sites de la galerie des Soleils du réseau de l'Église à Baudinard (83) (Figure 9) et de l'abri Donner à Quinson (04).



Figure 9 : Reconstitution de la galerie des Soleils (Grotte de l'Église, Baudinard, 83) au musée (© MPG.V).



Donner à voir l'invisible : le Préhistosite

Le Préhistosite est aussi, bien sûr, un lieu de transmission des connaissances. Les restitutions d'habitations et le dolmen qui y ont été reconstitués donnent la possibilité au public d'accéder à des sites archéologiques dont les vestiges ont disparu après leur fouille. C'est d'une certaine manière pour le grand public un accès concret à des données archéologiques qui n'existent que dans les rapports de fouille et les publications scientifiques qui en découlent.

Programme d'actions culturelles

Le musée est le lieu de rencontre privilégié entre le public et les chercheurs eux-mêmes. C'est le cas notamment dans le cadre de la programmation culturelle annuelle.

Le musée sollicite ainsi des intervenants extérieurs environ une fois par mois, pour venir présenter leur sujet de recherche. Il peut s'agir de techniques préhistoriques, d'actualité ou de synthèse de découvertes, de techniques d'analyse des vestiges d'archéologie, etc. Ces présentations sont l'occasion d'échanges directs entre chercheurs et public.

La Fête de la Préhistoire, organisée par le musée le 3^e week-end de juillet, permet aussi ce type de contact privilégié avec les archéologues (Figure 10).

Au-delà de ces événements réguliers, toute la programmation culturelle portée par l'équipe de médiation du musée est acte de transmission de la recherche. Les visites guidées et les ateliers sont des temps de transmission du savoir.

Les musées ont trois missions principales : conserver les collections dont ils ont la charge, les étudier ou les faire étudier et les valoriser auprès du public. Il ne s'agit pas de simplement mettre en vitrine les plus beaux objets mis au jour dans le cadre des fouilles, mais de transmettre au public le discours scientifique élaboré par les chercheurs, leurs analyses et leurs interprétations, sur la base des vestiges découverts mais aussi de tous les documents d'enregistrement de la fouille. Ce propos scientifique évolue naturellement, au gré des découvertes qui sont autant d'opportunités renouvelées de comparaisons et des possibilités techniques d'analyses qui offrent un champ d'approches toujours plus vaste. Le musée se doit donc d'être le réceptacle de tous ces travaux et de proposer au public des présentations en phase avec les dernières avancées de la recherche. C'est l'une des difficultés majeures que d'élaborer une muséographie suffisamment souple pour permettre d'intégrer régulièrement de nouvelles découvertes et interprétations.



Figure 10 : Claire Gaillard, préhistorienne, lors de la Fête de la Préhistoire 2022 (©. MPGV).

RÉFÉRENCES

Collectif, *Musée de Préhistoire des gorges du Verdon. Aux racines du savoir*. Quinson / Alpes de Haute-Provence, Musée de Préhistoire des gorges du Verdon, 2001.

Collectif, *D'Homo Georgicus à Ötzi, l'homme des glaces : récits d'enquêtes en Préhistoire. Les dix ans du Musée de Préhistoire des gorges du Verdon*, Musée de Préhistoire des gorges du Verdon, 2011.

LOURDAUX-JURIETTI, *Musée de Préhistoire des gorges du Verdon - Projet scientifique et culturel*, 2023.



Musée de Préhistoire des gorges du Verdon (©P. Exubis/CDO4).



LES TRACES DE LA VOIE ROMAINE D'une rive à l'autre du Verdon, entre Bauduen et Riez

Auteurs de l'article :

- **Michel Barbare**, membre de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan et du Var
- **Marc Borréani**, Centre archéologique du Var
- **Philippe Borgard**, chercheur honoraire au CNRS, Aix-Marseille Université / CCJ UMR 7299
- **Patrick Digelmann**, Service départemental de l'archéologie du Var / Université de Nice / CEPAM UMR 7264

La voie romaine reliant Fréjus à Riez a été un axe de circulation majeur, entre mer et montagne. Régulièrement entretenue du moins durant le Haut-Empire, entre la fin du I^{er} siècle av. J.-C. et le milieu du II^e siècle apr. J.-C., cette voie est aujourd'hui difficile à se représenter en l'absence de vestiges visibles.

Celle-ci a été depuis effacée du paysage par l'aménagement des territoires, notamment avec la création du lac de Sainte-Croix.

Récemment, une équipe d'archéologues a recherché à restituer son tracé à partir de la documentation et du terrain.

La présentation qui suit rend compte d'une partie de ce travail, de Bauduen (Var) jusqu'à Riez (Alpes de Haute-Provence).

Ci-dessus : Le passage du Verdon d'après la carte des Frontières Est de la France, vers 1765-1770 (source : IGNF, cartotheque de Saint-Mandé, ch. 195, f° 38, extrait)

Abstract: The Roman road linking Fréjus to Riez was a major transportation route passing between sea and mountain.

Regularly maintained at least during the Early Empire, from the end of the 1st century BC to the middle of the 2nd century AD, this road is difficult to imagine today, in the absence of visible remains.

It has since been obliterated from the landscape due to spatial reorganization, especially with the creation of the Lake of Sainte-Croix.

Recently, a team of archaeologists endeavoured to reconstitute its route through documentation and field surveys.

The following presentation gives an account of part of this work, from Bauduen (Var) to Riez (Alpes de Haute-Provence).

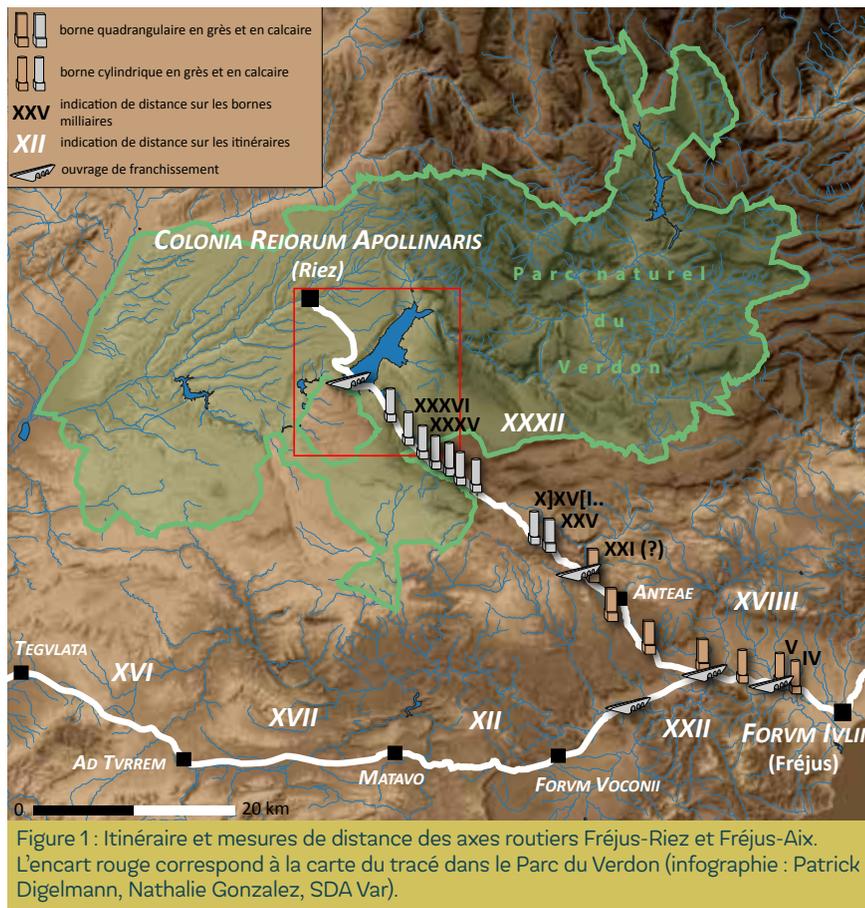
MOTS CLÉS : ARCHÉOLOGIE DES PAYSAGES, VOIE ROMAINE, BORNE MILLIAIRE, MESURE DES DISTANCES, PIED ROMAIN.

KEYS WORDS: LANDSCAPE ARCHAEOLOGY, ROMAN ROAD, MILESTONE, DISTANCE MEASUREMENT, ROMAN FOOT.

L'itinéraire routier menant aujourd'hui de Fréjus à Riez est très ancien et remonte à l'Antiquité. D'une distance de soixante-quinze kilomètres depuis la mer Méditerranée jusqu'aux premiers alpages, cet axe de circulation reliant deux chefs-lieux de colonies romaines devait déjà exister à la fin de l'âge du Fer, bien avant de devenir une voie d'importance stratégique, dont les travaux de réfection, entrepris sous différents empereurs aux I^{er} et II^e siècles apr. J.-C., sont connus par une série de bornes milliaires découvertes le long de son tracé. Depuis 2021, de patientes recherches menées par une équipe d'archéologues sur le terrain et dans la documentation révisent les connaissances et, par différentes méthodes, renouvellent les réflexions sur le cheminement de la voie romaine et son bornage.

MÉTHODOLOGIE APPLIQUÉE

L'établissement du tracé d'une voie antique passe d'abord par l'étude des plans cadastraux du début du XIX^e siècle. Ces derniers indiquent en effet, en plus des routes existantes, la présence d'anciens chemins, ce qui permet d'estimer l'état du réseau routier à la fin de l'Ancien régime, dont on fait l'hypothèse qu'il perpétue dans ces grandes lignes le tracé de la voie antique. Il apparaît rare en effet qu'un tracé de voie antique ait été totalement abandonné, le seul cas connu dans le département du Var étant le tracé de la voie Fréjus-Aix, qui évitait par le sud le bassin de Saint-Maximin, en traversant un secteur de collines où les vestiges de la voie sont encore conservés sur plus d'un kilomètre (Brun 1999, p. 665-666). D'autres données peuvent être utilisées ponctuellement, comme les cartes de la fin du XVIII^e siècle (*carte des Frontières Est de la France*, *carte de Cassini*), le parcellaire ou la simple topographie, ainsi que la présence de bornes milliaires, de passages taillés dans le rocher ou d'ouvrages d'art tel que les ponts. Notre proposition de tracé pour la voie antique Fréjus-Riez (Figure 1) utilise la méthode mentionnée ci-dessus. Ce tracé a également fait l'objet, dans la mesure du possible, d'une vérification sur le terrain, laquelle se fait par un cheminement au moyen d'un GPS. La cartographie qui en résulte bénéficie du fait que le tracé des anciens chemins du cadastre du XIX^e siècle est encore indiqué sur le cadastre actuel. À partir de là, il est possible de calculer les distances entre différents points du tracé et de replacer une partie du bornage antique.



LE CHEMINEMENT DE LA VOIE DEPUIS FRÉJUS

Comme indiqué, le tracé restitué de la voie Fréjus-Riez (Figure 1) repose sur l'analyse des plans cadastraux de la première moitié du XIX^e siècle, auxquels il sera donc fait référence dans la description suivante. Entre la ville romaine de *Forum Iulii* et le village du Muy, le tracé correspond à celui de la Route d'Italie, dont la route nationale 7 reprend en grande partie le tracé. À partir de l'embranchement du Muy, le tracé est celui de l'*ancien chemin de Draguignan au Muy*. Ensuite, jusqu'à la ville de Draguignan (*Anteae*), la voie remonte le cours de la Nartuby par la *route départementale n° 2 de Draguignan à Saint-Raphaël* puis la *route départementale n° 14 de Castellane*, actuelle RD 1555, hormis quelques modifications. Au village de Trans, la traversée de la Nartuby pouvait s'effectuer par un pont à l'emplacement du pont Bertrand du cadastre de 1832, le tracé empruntant ensuite l'*ancien chemin de Draguignan à Trans* avant de rejoindre la *route départementale n° 14 de Castellane*.

Après Draguignan, le tracé reprend en piémont jusqu'à la Nartuby le *chemin de Draguignan à Rebouillon*, actuelles RD 955 et RD 2955, avec des rectifications. Après la traversée de la Nartuby à la Cabre, que l'on situe au niveau des vestiges du pont moderne (étroite culée en rive gauche), le tracé est celui du *chemin raccourci de Draguignan à Ampus* encore indiqué sur le cadastre actuel et dénommé, sur une grande partie de son trajet, *sentier de Reynier à Lentier* et sur un autre *chemin du Font Pommier*. Le tracé est ensuite repris par le *chemin de Draguignan à Ampus*, indiqué comme *ancien chemin d'Ampus à Draguignan* sur le cadastre actuel, puis par l'*ancienne voie aurélienne*. Encore indiqué comme *ancienne voie aurélienne Fréjus-Riez* sur le cadastre actuel, ce chemin reste utilisé dans certains secteurs.

Sur la commune de Vérignon, le tracé est poursuivi par le *chemin de Riez à Draguignan* qui apparaît encore sur le cadastre actuel (hormis un petit tronçon situé dans le camp militaire de Canjuers) comme *ancien chemin de Riez à Draguignan* et reste pour partie encore utilisé. Aux abords du village de Vérignon, le tracé correspond au *chemin d'Aups à Castellane* (chemin de grande communication n° 6), emprunté aujourd'hui par l'actuelle RD 6, et à son extrémité sud par l'*ancien chemin de Riez à Draguignan*.

Au nord de Vérignon, le tracé est toujours celui du *chemin d'Aups à Castellane* (chemin de grande communication n° 6), mais délaissé par l'actuelle RD 6. Dans ce secteur, le chemin moderne est bâti en corniche en pied de colline, avec au sommet du mur de soutènement des pierres dressées de chant à distances régulières, afin d'assurer une protection. Il devait traverser le ruisseau des Aumades à gué, secteur où une borne milliaire, signalée anciennement (Brun 1999, p. 857), a été retrouvée en 1961 et déplacée en 1975 dans le camp militaire de Canjuers où elle se trouve toujours (Figure 2).

Après la traversée du ruisseau des Aumades, le tracé restitué de la voie qui se rapproche du Parc du Verdon reprend celui de l'actuelle RD 49, déjà représenté vers 1765-1770 sur la carte des Frontières de Est de la France, sous l'aspect d'un chemin au bord duquel une borne milliaire est figurée sous la mention de « pierre » (Figure 3).



Figure 2 : Borne milliaire de Vérignon, conservée dans le camp militaire de Canjuers, (cliché : Fabienne Gallice, 2012).

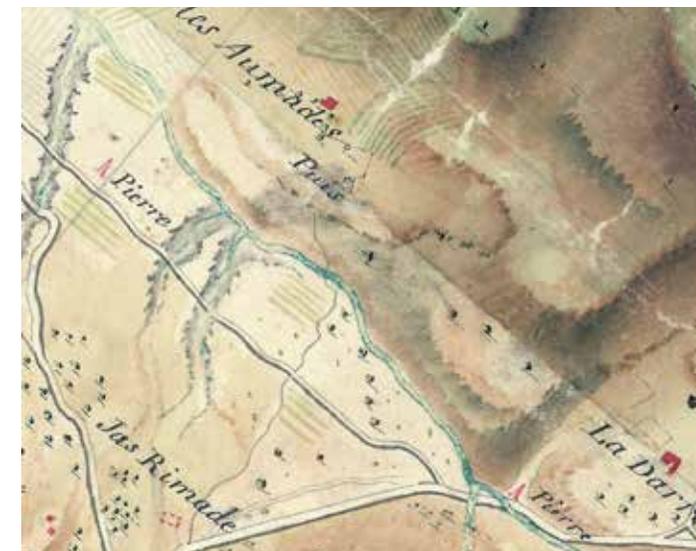


Figure 3 : représentation des «pierres» (bornes milliaires) à la Darre et aux Aumades sur la carte des Frontières Est de la France, vers 1765-1770 (source IGNF, cartotheque de Saint-Mandé, ch. 195, f° 38, extrait)

Située un mille plus loin que la précédente, cette borne porte l'inscription XXXV (Segond 1894-1895, p. 217 ; Brun 1999, p. 856), mesurant 1,54 m de haut (hors embase) pour un diamètre compris entre 0,65 m à la base et 0,56 m au sommet. Le monolithe initialement dressé au bord de la RD 49 (Figure 4) a été déplacé après 1970 pour être mis en sécurité dans le camp de Canjuers, avant d'être transporté à Aubagne au quartier Viennot, à l'extérieur du musée de la Légion (Figure 5).



Figure 4 : Borne milliaire XXXV *in situ*, Les Aumades à Vérignon (cliché : Raymond Boyer, 1961)



Figure 5 : Borne milliaire XXXV de Vérignon, aujourd'hui au quartier Viennot à Aubagne (cliché : Patrick Digelmann, SDA Var, 2022)

Le bornage de la voie : un affichage impérial tous les mille pas

Le bornage des voies apporte des informations de différents ordres, auxquelles les archéologues ont recours pour confronter les indications de distance qui figurent sur les documents anciens (Table de Peutinger, Itinéraire d'Antonin) aux réalités du terrain et pour tenter de restituer des tracés plus fidèles. De même, à partir des dates de réfection, la durée d'utilisation des voies peut être mieux cernée. Par exemple, on sait d'après un bornage précoce que la voie de Fréjus à Riez a été restaurée dès le règne d'Auguste en 3 av. J.-C., et reprend le tracé d'une route encore plus ancienne reliant Fréjus à Grenoble *via* Riez et Sisteron. Un événement militaire de 43 av. J.-C. pendant les guerres civiles, relaté par Cicéron, l'atteste : l'armée de L. Munatius Plancus venant de Lyon a dû passer par cette voie pour rallier la région de Fréjus (Barruol 1986, p. 133 ; 2015, p. 217-218 ; Brun 1999, p. 130).

Le libellé gravé sur certaines bornes détaille avec minutie la titulature des empereurs, ce qui permet d'attribuer une datation précise aux travaux de réfection sous le règne des empereurs Tibère (31-32 apr. J.-C.) et Antonin le Pieux (145 ap. J.-C.) (Gascoü, Janon 1985 ; Chastagnol 1992). D'un point de vue morphologique, ces bornes sont soit quadrangulaires, soit cylindriques, en fonction des règnes durant lesquels les restaurations de voies sont réalisées. C'est ainsi que les milliaires d'Auguste et de Tibère sont plats, tandis que ceux qui datent du second siècle, sous Antonin-le-Pieux, sont des monolithes cylindriques qui atteignent deux mètres de haut, embase quadrangulaire comprise. Les matériaux employés sont également fonction de la géologie des terrains traversés par la voie, les bornes sont systématiquement en grès permien jusqu'à Draguignan, que le calcaire du Jurassique remplace ensuite à partir d'Ampus, puis à Vérignon et à Bauduen.

Comptage des milles et unités de mesure

La principale fonction des bornes milliaires est d'indiquer une distance au voyageur depuis son point de départ, en l'occurrence le chef-lieu de la cité de Fréjus pour ce qui est de la partie sud-orientale de cet itinéraire. La distance totale du tracé est de 51 milles, soit 19 milles entre Fréjus et l'agglomération routière d'*Anteae* qui sert de lieu d'étape, et trente-deux milles depuis ce point jusqu'au chef-lieu de la cité de Riez. On connaît un certain nombre de bornes portant des indications de distance depuis Fréjus : à Puget-sur-Argens (borne IV), Roquebrune-sur-Argens (borne V), Le Muy (IX), Draguignan (XXI), Ampus (XXV) et Vérignon (XXXV). Entre Bauduen et Riez, on ne dispose plus de ces informations et l'enjeu est de comprendre si le comptage des milles se poursuivait depuis Fréjus ou bien si les mesures de distance changent lors du passage de la frontière qui délimite le territoire des deux cités : à partir de Bauduen, les milles devaient être comptés depuis Riez.

Un mille romain correspond au nombre de pas théoriques comptés entre deux bornes, soit approximativement 1 481 mètres ou 5 000 pieds romains, mais cette mesure est fonction du pied pris en référence par les arpenteurs. Localement, on connaît deux pieds romains en bronze dont l'un, pliant en deux parties, reprend les valeurs sur trois faces permettant de mesurer une palme, cinq pouces, douze pouces et seize doigts, a été retrouvé à Fréjus sur le site de Sainte-Croix, celui-ci mesure approximativement 29,5 mètres (Gébara 2009, p. 582, figure 1). Un second pied pliant existe, celui-ci a été découvert à Saint-Rémy-de-Provence et ne comporte que seize divisions en doigts (*digitus*). On pourrait avancer que le pied de référence mesure 5 000 pieds de 29,63 m.



Figure 6 : Le tracé de la voie Fréjus-Riez entre Bauduen et Riez, dans le Parc naturel du Verdon (infographie : Patrick Digelmann, Nathalie Gonzalez, SDA Var)

LA VOIE ENTRE VÉRIGNON ET RIEZ

Le tracé présenté sur la carte (Figure 6) correspond ensuite à une petite portion du *chemin de Moustiers à Aups* (chemin de grande communication n° 6), puis au *chemin de Bauduen à Aups* (actuelle RD 49). À Saint-André d'Orbellis se trouvait une borne milliaire marquée XXXVI qui a disparu (Bouche 1664, tome 1, p. 129-130 ; Segond 1894-1895, p. 215-216 ; Brun 1999, p. 250). Le secteur suivant correspond toujours au *chemin de Bauduen à Aups*, mais dans un secteur délaissé par la RD 49. Indiqué comme *ancien chemin d'Aups à Bauduen*, sur le cadastre actuel, il est encore utilisé jusqu'à un pont moderne au sud, puis abandonné au-delà. Le fragment d'une borne milliaire d'Antonin est visible à proximité des ruines de la chapelle Saint-Barthélémy (Segond 1894-1895, p. 213-224).

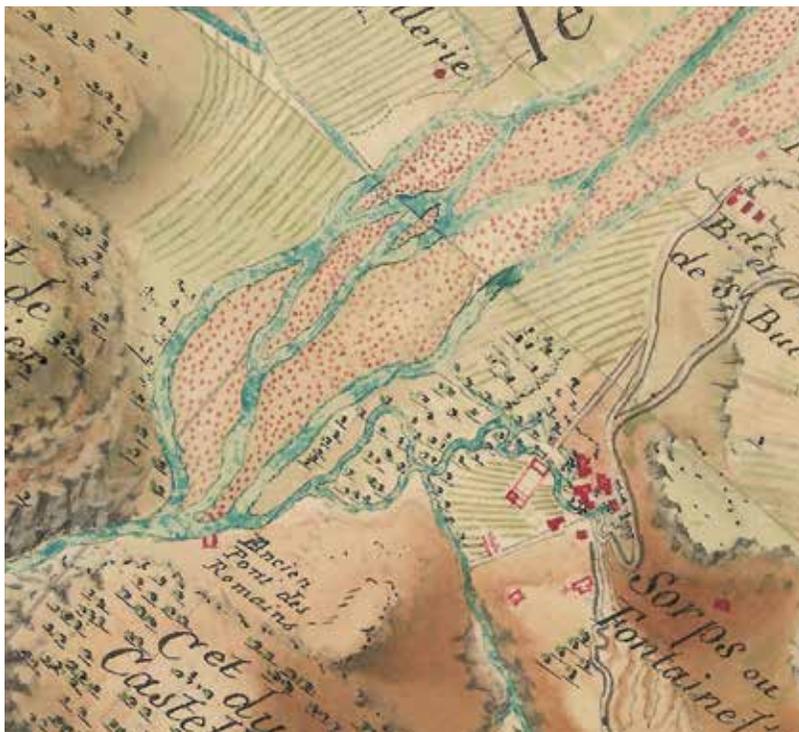


Figure 7 : Le passage du Verdon d'après la *carte des Frontières Est de la France*, vers 1765-1770 (source : IGNF, cartoθήque de Saint-Mandé, ch. 195, f° 38, extrait)

Le tracé emprunte ensuite un vallon par une carraire puis par le *chemin d'Encouchin*, à partir duquel il se trouve maintenant sous le lac de Sainte-Croix.

En l'absence de chemin indiqué, le tracé est restitué à partir du parcellaire en rive gauche du Grand Vallat, avant de retrouver le *chemin de Sorps à Bauduen*. À Sorps, le fichier du CDAV Draguignan signale, de la source de Fontaine l'Évêque aux abords immédiats des ruines du monastère de Sainte-Catherine de Sorps, de nombreuses *tegulae*, ainsi que la découverte en 1954 d'une sépulture sous tuiles, à proximité des mêmes ruines.

De Sorps au pont antique sur le Verdon, le tracé correspond à une petite portion du *chemin raccourci de Bauduen au pont Saint-Sylvestre* complété par un tracé hypothétique s'appuyant en partie sur le parcellaire. La localisation du pont antique qui permettait ensuite de franchir le Verdon apparaît précisément sur la *carte des Frontières Est de la France*, datée des années centrales du XVIII^e siècle (Figure 7). Elle semble également figurer sur un croquis contemporain, réalisé par l'érudite local Jean Solomé (AD 04_55J36-35).



Figure 8 : Localisation de la pile du pont antique et du rocher entaillé avant la mise en eau du lac de Sainte-Croix (cliché IGNF, 1er mars 1969)

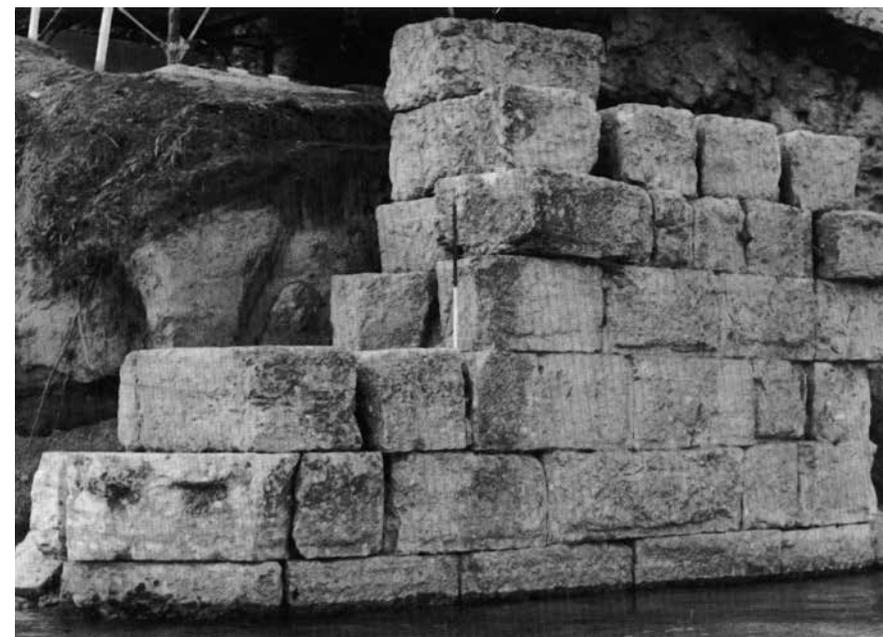


Figure 9 : Face nord de la pile méridionale du pont sur le Verdon (cliché : Guy Barraul, 1968)

L'ouvrage (Figure 9), qui a été étudié par Guy Barraul, était accessible de part et d'autre de la rivière par un chemin en corniche taillé dans le roc (Barraul 1986, p. 142-151). Il en reste aujourd'hui la pile la plus méridionale, désormais submergée. Celle-ci, constituée de blocs de grand appareil, présentait un avant-bec à son extrémité orientale, face au courant. L'ensemble des piles supportait très certainement un tablier en bois. Le pont devait compter, à l'origine, de sept à neuf travées.

En rive droite du Verdon, la voie était en corniche avec un passage en "U" taillé dans le rocher (Barruol 1986 ; Brun 1999, p. 249) (Figures 8 et 10).

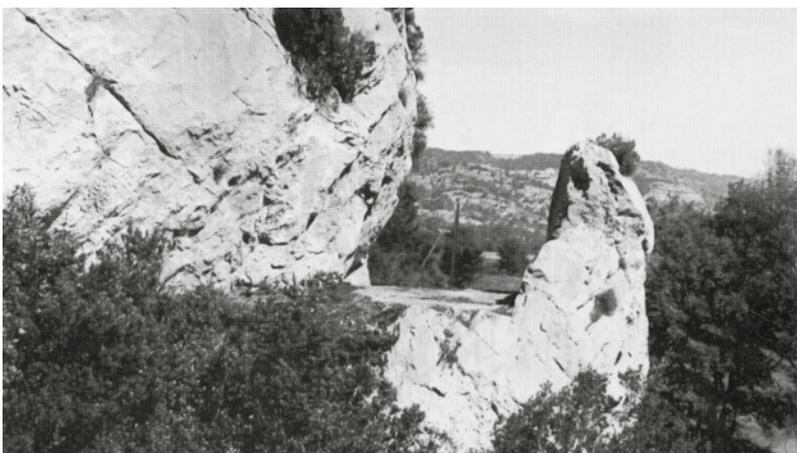


Figure 10 : Rocher entaillé pour le passage de la voie en rive droite du Verdon (cliché : Guy Barruol, 1968)

On restitue ensuite le tracé par le ravin de Ferriguières, où aucun vestige n'apparaît puis par le *chemin de la Bastie de Fuste* et après un tronçon restitué par le *chemin de Riez à Sainte-Croix* (actuelles RD 11 et RD 111, hormis un délaissé). Le tracé de la descente sur Riez correspond à un tronçon du *chemin de Riez* (actuelle *voie communale n° 22 de Riez aux Salles*), délaissé par la RD 11, puis, après un court tracé restitué, au *chemin de l'Hubac de Sainte-Croix*, indiqué sur le cadastre actuel comme *chemin dit de Notre-Dame des Cardeurs*, lequel est à l'heure actuelle quasiment abandonné (Figure 11).

Il était encore très visible, et praticable dans les années 1950. L'entrée dans Riez s'effectue par un court tronçon du *chemin de Montagnac*, actuelle voie de Riez à Montagnac, passant par le quartier de Valvachères où plusieurs inscriptions funéraires ont été découvertes (Chastagnol 1992, ILN 23 ; Borgard, Favareille 1994, p. 18-19).



Figure 11 : La descente sur Riez, par le *chemin dit de Notre-Dame des Cardeurs* (cliché : Philippe Borgard, 2022)



RÉFÉRENCES

BARRUOL 1986 : Barruol (G.) - Ouvrages routiers antiques à Sainte-Croix-du-Verdon et à Riez (Alpes de Haute-Provence). *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 19, 1986, p. 133-158.

BARRUOL 2011 : Barruol (G.) - Sainte-Croix-du-Verdon, Alpes de Haute-Provence et Bauduen, Var, pont sur le Verdon. In : Barruol (G.) dir., Fiches (J.-L.) dir., Garmy (P.) dir. - *Les ponts routiers en Gaule romaine* (Pont du Gard, 8-11 oct. 2008). Montpellier-Lattes, 2011, p. 217 (RAN Suppl. 41).

BORGARD, FAVAREILLE 1994 : Borgard (Ph.), Favareille (J.) - Catalogue du musée lapidaire de Riez, n°19 et 20. In : BAVR, 56, 1994, p. 18-19.

BOUCHE 1664 : Bouche (H.) - *La chorographie ou description de Provence et l'Histoire chronologique du mesme pays (...)*. Aix-en-Provence, 1664, 2 tomes.

BRUN 1999 : Brun (J.-P.) avec la coll. de Borréani (M.) - *Carte archéologique de la Gaule. Le Var. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1999 (2 tomes).

CHASTAGNOL 1992 : Chastagnol (A.) - *Inscriptions latines de Narbonnaise (I.L.N.), II, Antibes, Riez, Digne*. Paris, 1992 (suppl. XLIV à Gallia).

GASCOU, JANON 1985 : Gascou (J.), Janon (M.) - *Inscriptions latines de Narbonnaise (I.L.N.), Fréjus*. Paris, 1985 (suppl. XLIV à Gallia).

GEBARA 2008 : Gébara (C.) - Le pied romain de Sainte-Croix (Fréjus, Var). In : *Archéologies de Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade*. Aix-en-Provence, 2008, p. 581-584 (Suppl. BAP, 5).

SEGOND 1894-1895 : Segond (H.) - Note sur le milliaire de Bauduen et sur l'emplacement des milliaires de la voie de Riez. *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*, tome XX, 1894-1895, p. 213-224.



À LA RECHERCHE DE L'EMPLACEMENT EXACT DE CE TABLEAU

Lors de la dépose en 1922, aucun plan n'a été levé des vestiges et l'emplacement exact tant du panneau figuré que de la *villa* elle-même a été perdu, et cela malgré les multiples courriers, privés ou officiels, faisant mention de la découverte de la mosaïque (abbé Chaillan, Mme Joubert, les architectes des Monuments historiques, Marcel Provence...). Comme document permettant la localisation, on ne dispose que de photographies sur plaque de verre en possession de l'actuel propriétaire du domaine, descendant des propriétaires d'alors. Avec ces clichés, on peut, en fonction de l'arrière-plan, évaluer grosso modo l'endroit concerné, mais cela reste très imprécis (Figure 2).



Figure 2 : Le fils de la propriétaire lors de la découverte d'une partie des pavements en 1919 (coll. privé J. Joubert).

LES DIFFÉRENTES CAMPAGNES DE SONDAGES ET DE FOUILLE RÉCENTES

La problématique était donc triple lors des campagnes de sondages que nous exposons ci-contre.

En premier lieu, il s'agissait de retrouver l'emplacement exact des sols mosaïqués dans une grande parcelle de plusieurs hectares ; puis d'en assurer la datation ; enfin, de permettre, dans le cadre légal de l'archéologie préventive, la construction de maisons sans détruire le sous-sol.

En 1989, Michel Pasqualini a pu sonder quelques 15 000 m², le long du chemin de Bouyete, en réalisant 16 sondages au tractopelle ; seuls trois d'entre eux, situés dans la partie sud, se sont révélés positifs. Ils ont permis de définir une zone plus riche en vestiges (des céramiques essentiellement). (Figure 3).

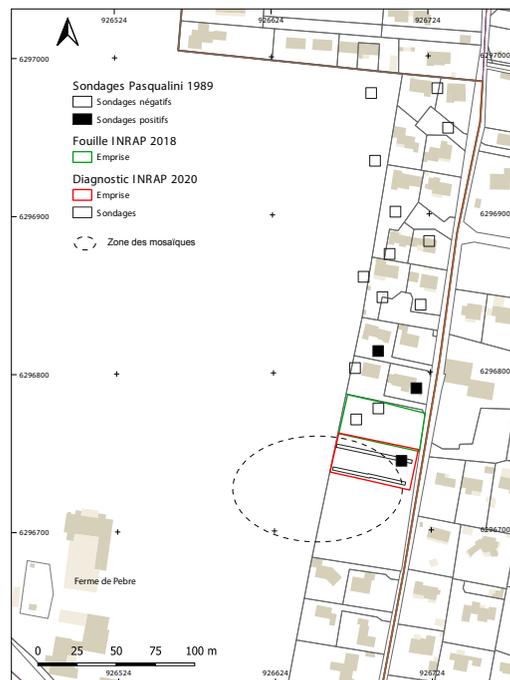


Figure 3 : Position des différentes interventions archéologiques (L. Martin)

En 2017, la dépose d'un permis de construire a entraîné notre intervention (INRAP) sur une parcelle sensible qui a révélé des vestiges abondants mais assez arasés. Une fouille a été prescrite par le Service régional de l'archéologie (SRA) qui suit le dossier de Pèbre avec attention.

En 2018, cette fouille s'est poursuivie et a permis de mettre au jour les vestiges d'une ferme ou de la *pars rustica* d'une *villa* antique (partie agricole d'une villa romaine). Ont été alors vus essentiellement deux bâtiments dont l'un, assez vaste, présentait un sol en béton ainsi qu'une canalisation d'amenée d'eau provenant du secteur de Lineau, situé aux confins des communes de Gréoux et de Vinon. Une importante activité métallurgique du fer a aussi été documentée (Figure 4).



Figure 4 : Fosse de 6 m de diamètre comblée par des scories métalliques (L. Martin).

Il s'agissait peut-être d'une grange et d'un atelier métallurgique. Par contre, aucune trace de mosaïque ou de travail du vin n'a pu être documentée. La céramique retrouvée permet de placer l'occupation entre le milieu du II^e siècle et le début du III^e. Plus tardives, les mosaïques anciennement découvertes devaient se situer ailleurs dans le champ (Figure 5).

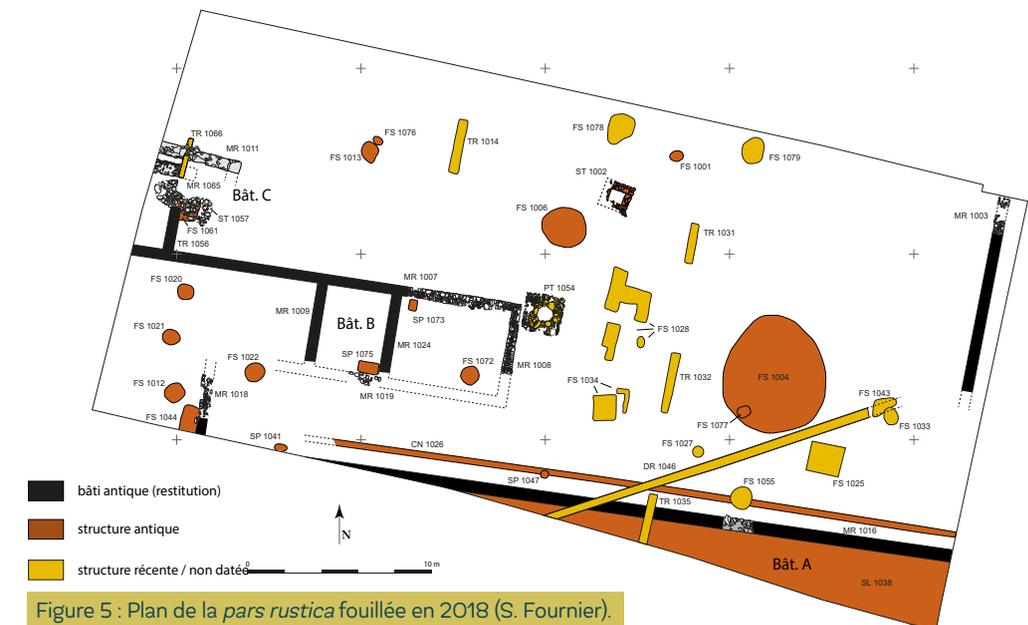


Figure 5 : Plan de la *pars rustica* fouillée en 2018 (S. Fournier).

LA DÉCOUVERTE DE NOUVELLES MOSAÏQUES

En janvier 2020, deux nouveaux sondages ont été réalisés malgré des conditions climatiques difficiles. Ils ont enfin pu apporter une réponse à la localisation des sols en mosaïque. Situés au sud immédiat de l'opération précédente, ces sondages ont attesté avec certitude la présence d'un vaste bâtiment aux sols en béton et en mosaïque. La période froide nous a contraint à un rebouchage rapide afin de ne pas abîmer les décors en tesselles sensibles au gel. Leur degré de conservation est parfois très bon, mais certains sols ont beaucoup pâti de labours récents d'autant que les vestiges sont peu profonds (entre 0,40 et 0,60 m sous le niveau actuel).

Sept pièces ont été localisées. Dans deux pièces, il ne reste que le radier de pose, mais les cinq autres possèdent encore des vestiges de leurs pavements en mosaïque, stylistiquement très proches des premiers exhumés (Figures 6 et 7). Un décor très similaire (le même ?) est visible sur les clichés de 1919.

Grâce à ces nouvelles découvertes et à la révision de la documentation ancienne, le décor de la villa de Pèbre retrouve son contexte. Ce sont tous des décors de pavements géométriques. Des comparaisons peuvent être faites avec plusieurs mosaïques conservées sur des sites de proximité (Saint-Paul-Trois-Châteaux, Châteauneuf-du-Rhône ou les cathédrales d'Arles, de Digne ou de Marseille), tous placés entre la fin du IV^e et le V^e siècle.

Pour assurer une meilleure datation des mosaïques de la villa de Pèbre, il faudrait pouvoir fouiller les niveaux d'installation de ces pavements. Dans l'attente, le secteur a été soumis à une protection et un classement par le ministère de la Culture.



Figure 7 : Détails des décors géométriques dégagés en janvier 2020



Figure 6 : Détails des décors géométriques dégagés en janvier 2020

POURQUOI UN SI BEL ENSEMBLE À VINON DANS UNE PÉRIODE BIEN TROUBLÉE ?

Si on ignore le nom du propriétaire de la villa autour des années 400, on peut penser qu'elle est liée à la richesse du terroir. Plusieurs hypothèses sont à développer sur son emplacement géographique et les raisons du luxe de ce décor. La villa est située sur une voie romaine qui reliait Aix à Riez. Cette voie est connue entre autres par un milliaire : « Le pilon ». Mais l'essentiel du trafic de marchandises antiques se faisait par voie d'eau, vingt fois moins cher que la route, or le site est proche de la Durance et de son confluent avec le Verdon, rivières qui permettaient une navigation descendante, ou pour le moins, un flottage de radeaux jusqu'au Rhône.

Le village de Vinon ainsi que l'ancienne chapelle *Sancte Marie de Tuscis* (ND de Durance) mentionnée au XII^e siècle en bord de la rivière se situent probablement face à un site important de transbordement entre chariots et bateaux.

Les produits échangés pouvaient être de plusieurs sortes, et il est probable que le vin tenait une place de choix. On connaît le long de la Moyenne Durance, entre Mirabeau et Sisteron, de nombreux ateliers d'amphores vinaires dites Gauloises 4 (Laubenheimer). Elles sont certes plus anciennes que la villa, produites aux I^{er} et II^e siècles de notre ère, mais elles signalent clairement cette production et ce commerce du vin qui a pu ensuite être transporté en tonneaux, dans des *dolia* ou dans des outres. Le sujet de la mosaïque, en particulier la présence du dieu Bacchus, est suffisamment explicite et évoque clairement la culture de la vigne à travers le don du vin à Ikarios.

Le plateau de Valensole était en outre une grande terre à céréales. Elle exportait certainement vers la basse Provence des quantités importantes de grains.

On peut penser enfin à un autre produit traditionnel du plateau : l'amande.

Le propriétaire du domaine était donc en position stratégique pour le commerce que ce soit en termes de production ou d'exportation. Il en tirait certainement sa richesse.

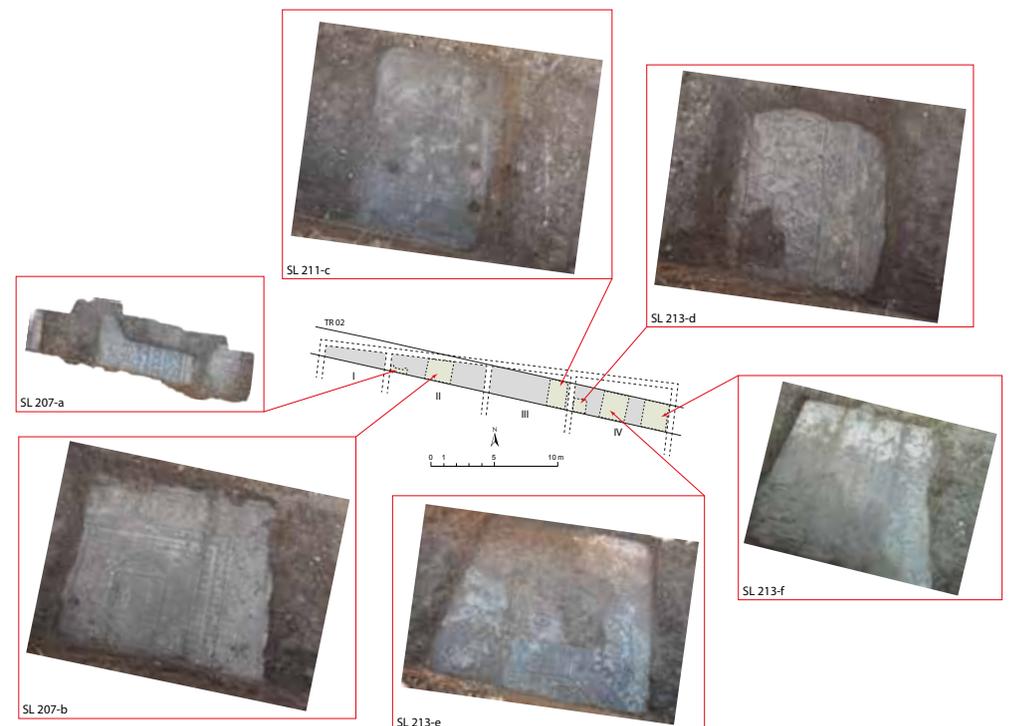


Figure 8 : Position des différentes mosaïques vues en 2020 (S. Fournier et L. Martin).



LES SITES CASTRAUX PRÉCOCES

Le long de la vallée du Colostre et dans le Var

Auteurs de l'article :

- **Daniel Mouton**, membre associé au LA3M (UMR 7298 AMU-CNRS)
- **Jean-Antoine Ségura**, archéologue au Service départemental d'archéologie du Var.
- **Mariacristina Varano**, maîtresse de conférences en archéologie médiévale à l'Université Rouen-Normandie-GRHis EA 3831.

Les fouilles récentes des établissements médiévaux de la vallée du Colostre ont permis d'apporter de nouvelles connaissances sur les *castra* qui se multiplièrent à partir du milieu du X^e siècle. De nouveaux types de constructions ont été mis au jour et les relations entre églises et habitats élitaires se précisent. En revanche, les datations plus hautes font encore défaut dans cette zone contrairement au Var où se révèlent des occupations denses sur des sites de hauteurs de grande ampleur dès l'Antiquité tardive.

Abstract: Recent excavations directed on medieval sites within the Colostre valley have provided new knowledge on the castra which multiplied from the middle of the 10th century onwards. New types of buildings have been brought to light and the relationships between churches and elite sites are becoming clearer. However, earlier dated sequences (500-900) are still lacking in this area, unlike the settlements of the Var which has evidence of dense occupation on many hilltop sites from Late Antiquity.

MOTS CLÉS : CHÂTEAU, HABITAT ÉLITAIRE, ÉGLISE, FORTIFICATION, TERRITOIRE.

KEYS WORDS: CASTLE, ELITE SETTLEMENT, CHURCH, FORTIFICATION, TERRITORY.

Ci-dessus : Vue de l'ensemble du site de Notre-Dame

Les recherches archéologiques se poursuivent autour des sites fortifiés de Haute Provence et dans le Var. Les travaux menés dans la vallée du Colostre, sur la commune d'Allemagne-en-Provence, ont été décrits dans le Courrier scientifique n°3 de 2015 et s'achèvent actuellement (Figure 1). Elles portent principalement sur les X^e-XII^e siècles, même si les archéologues cherchent à remonter à des périodes plus anciennes. En revanche, pour le Var, Jean-Antoine Ségura explore des sites nettement plus anciens, V^e-IX^e siècles, dont la nature est très différente de celle des petites fortifications des environs de l'an Mil.

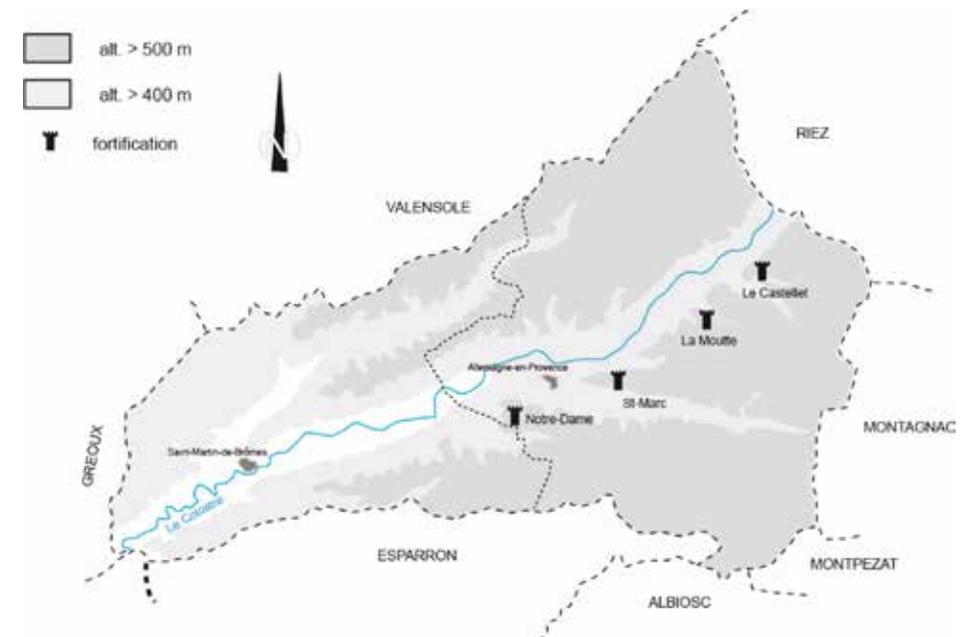


Figure 1 : Carte des sites médiévaux d'Allemagne-en-Provence

LA VALLÉE DU COLOSTRE

Les données qui suivent exposent les avancées obtenues sur le site de Notre-Dame à Allemagne-en-Provence de 2016 à 2022¹. Les recherches menées dans cette vallée explorent deux territoires anciens (Figure 2) : celui du *castrum Archinzoscum* mentionné dans les textes dès le X^e siècle et celui d'Allemagne qui, bien qu'il ne soit qu'incidemment nommé pour la première fois dans une charte du XII^e siècle, était déjà constitué autour de La Moutte depuis le X^e siècle et sans doute bien avant. Le *castrum Archinzoscum* correspondait à un territoire qui englobait celui de la commune actuelle de Saint-Martin-de-Brômes, en ajoutant, vers l'est, une partie de celui d'Allemagne, jusqu'à la route qui monte à Valensole à partir du village actuel d'Allemagne qui n'existait pas encore.

Dans le premier tiers du XI^e siècle, une église Saint-Pierre et des terres lui appartenant firent l'objet de donations de la part des ancêtres des Spada, titulaires du *castrum* et sans aucun doute occupants du site de Notre-Dame, au bénéfice de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille. Les cartes anciennes et récentes placent un toponyme Saint-Pierre au bord du Colostre, mais une lecture attentive de la topographie locale nous incite à la rechercher au lieu-dit La Peiroué, nom de lieu qui désigne vraisemblablement l'endroit où les bâtiments monastiques se sont développés autour de l'église Saint-Pierre alors devenue priorale. La recherche de cet établissement fait partie des projets archéologiques futurs.

¹ Codirection Mariacristina Varano et Daniel Mouton.

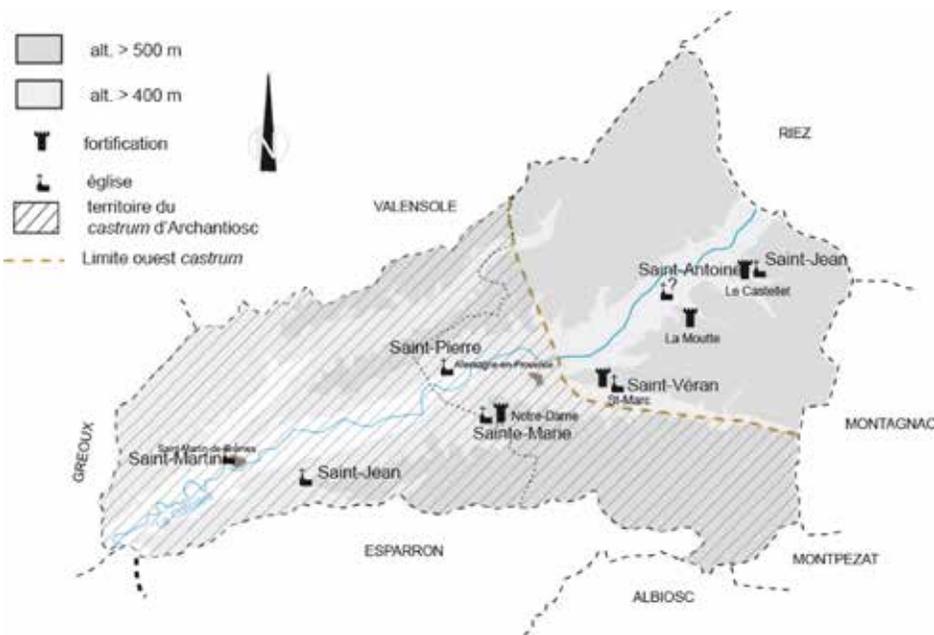


Figure 2 : Carte du territoire du castrum Archinzoscum

Dans la publication précédente², nous exposons les premiers éléments mis au jour lors des deux premières campagnes qui ne donnaient qu'un aperçu très partiel du dernier état du site élitaire au cours du XII^e siècle. La fouille de l'ensemble castral étant aujourd'hui en cours d'achèvement, il est possible d'exposer les évolutions particulièrement spectaculaires du site.

Dans un premier temps, vers le milieu du X^e siècle, à 140 m au-dessus de la vallée, le relief fut barré par un fossé d'une vingtaine de mètres de large pour isoler la plateforme du plateau par lequel l'accès était facile. Cette défense a été renforcée par un puissant mur de terre et de bois, d'environ 2 m de large et de haut, barrant la frange de la plateforme au bord du fossé. La plus grande partie de l'espace ainsi protégé était occupée par une vaste construction de bois, orientée nord-ouest/sud-est (Figure 3). Une centaine de poutres de chêne délimitent un bâtiment rectangulaire de 13 x 7,3 m à deux nefs. Les flancs méridionaux et orientaux sont protégés par une palissade munie d'un chemin de ronde large d'environ deux mètres. Cette palissade, longue de 14 m à l'est et 13 m au sud, est en tous points identique à celle qui a été mise au jour à La Moutte, site contemporain et situé à 3500 m vers l'est³.



Figure 3 : Vue de Notre-Dame, état 0 (2^e moitié X^e siècle)

Cette première occupation s'est terminée vers la fin du X^e siècle. Les constructions furent alors arasées pour être remplacées par une tour hexagonale de bois, terre et galets, desservie par deux petits appentis domestiques (Figure 4). La mise au jour d'un mobilier abondant et de pièces d'un jeu d'échec montre que les occupants avaient un riche niveau de vie.

Enfin, vers le milieu du XI^e siècle, ces installations furent arasées et enterrées pour laisser place à une petite maison de bois sur poteaux (5,30 m x 3,30 m) protégée par une palissade en bois de plan semi-circulaire d'une douzaine de mètres de diamètre (Figure 5).



Figure 5 : Notre-Dame, proposition de restitution de l'état 2 (milieu XI^e - milieu XII^e siècles).



Figure 4 : Vue de Notre-Dame, état 1 (fin X^e - milieu XI^e siècles)



Figure 6 : Vue de l'ensemble du site de Notre-Dame

Elle était occupée par des soldats probablement chargés de la garde du territoire alors que le seigneur était parti résider ailleurs⁴. Cette transformation est similaire à celle qui a été observée à La Moutte. Ce sont seulement quelques éléments de cette dernière occupation qui avaient été montrés dans la précédente publication.

Cette succession de trois établissements est tout à fait exceptionnelle mais l'intérêt de ce site ne se cantonne pas à l'habitat élitaire. Il faut y ajouter le village et l'église (Figure 6).

² *Courrier scientifique* n° 3, 2015 p. 71.

³ *Courrier scientifique* n°3 2015 p. 60-62.

⁴ D. Mouton, « Les transformations des châteaux précoces en Provence autour de l'an Mil, hésitations ou adaptations ? » Actes du congrès de la Fédération historique de Provence tenu au château de Tarascon les 9 et 10 octobre 2015. *Provence historique* tome LXVI-fascicule 260, juillet-décembre 2016.

Dans les pentes ouest et sud-ouest, un village s'est développé sur 1,5 à 2 ha. En même temps que la première construction seigneuriale, des batteries de silos ont été creusées et avaient sans doute pour fonction le stockage des prélèvements de produits agricoles au bénéfice du seigneur. Dans un second temps, vers le début du XI^e siècle, d'importants travaux de décaissement permirent de façonner des plateformes destinées à recevoir des maisons en bois qui abritaient des activités domestiques et artisanales. Parmi ces habitations, un four à pain a été mis au jour et ses dimensions (un diamètre de 2,6 m) indiquent sans aucun doute un four communautaire.



Figure 7 : Notre-Dame, L'Église

L'église, au pied de la butte, est le seul élément encore visible en élévation bien qu'en partie ruinée (Figure 7). Orientée nord-est/sud-ouest, elle se compose d'une nef unique prolongée par une abside semi-circulaire dont le voûtement en cul-de-four est sans doute postérieur au Moyen Âge, le tout mesurant hors œuvre 10,30 m x 5,50 m. Bien que les textes mentionnent son existence au XI^e siècle, aucun élément bâti visible ne paraît dater de cette époque, d'ailleurs le bâtiment paraît avoir fait l'objet d'importantes reconstructions au XVII^e siècle. La fouille a cependant révélé l'existence d'une abside plus ancienne dont la datation est en cours. Les dernières fouilles ont permis de mettre au jour, au sud et à l'est de l'église, un cimetière qui fait actuellement l'objet d'analyses et de datations. Sa présence laisse supposer une fonction paroissiale.

LES SITES DU VAR

Au total en Provence, pas moins d'une centaine de sites fortifiés du haut Moyen Âge sont recensés (Figure 8). Ce nombre, élevé en comparaison des régions voisines, peut s'expliquer par une recherche régionale ancienne et foisonnante sur la naissance du château médiéval, mais aussi par une situation géographique de premier ordre, entre le couloir rhodanien, offrant un axe de pénétration vers la Gaule du nord, et l'Italie, cœur de l'ancien Empire Romain d'Occident⁵. Dans ce contexte global, la région située autour du Verdon a revêtu un intérêt particulier, notamment pour son statut d'espace de contact entre les évêchés de Fréjus et de Riez, tous deux trouvant leurs origines dès le V^e siècle. Cette situation se perpétue aujourd'hui, puisque le Verdon est la frontière naturelle entre les départements du Var et des Alpes de Haute-Provence. Si cette limite est aujourd'hui claire et bien définie, il semble que, durant tout le haut Moyen Âge, elle ait été mouvante, avec des superpositions de différentes entités territoriales, probablement au gré des jeux politiques et patrimoniaux des élites dirigeantes. Ainsi, le « pays » (*pagus* en latin) de Riez semble avoir englobé au VIII^e siècle des zones bien au sud du Verdon, jusque dans la basse vallée de l'Argens, vers Draguignan, alors que les territoires des évêchés de Riez et de Fréjus, très peu connus faute de textes, pourraient tout à fait avoir perpétué la tradition antique d'une zone de partage autour des gorges du Verdon.

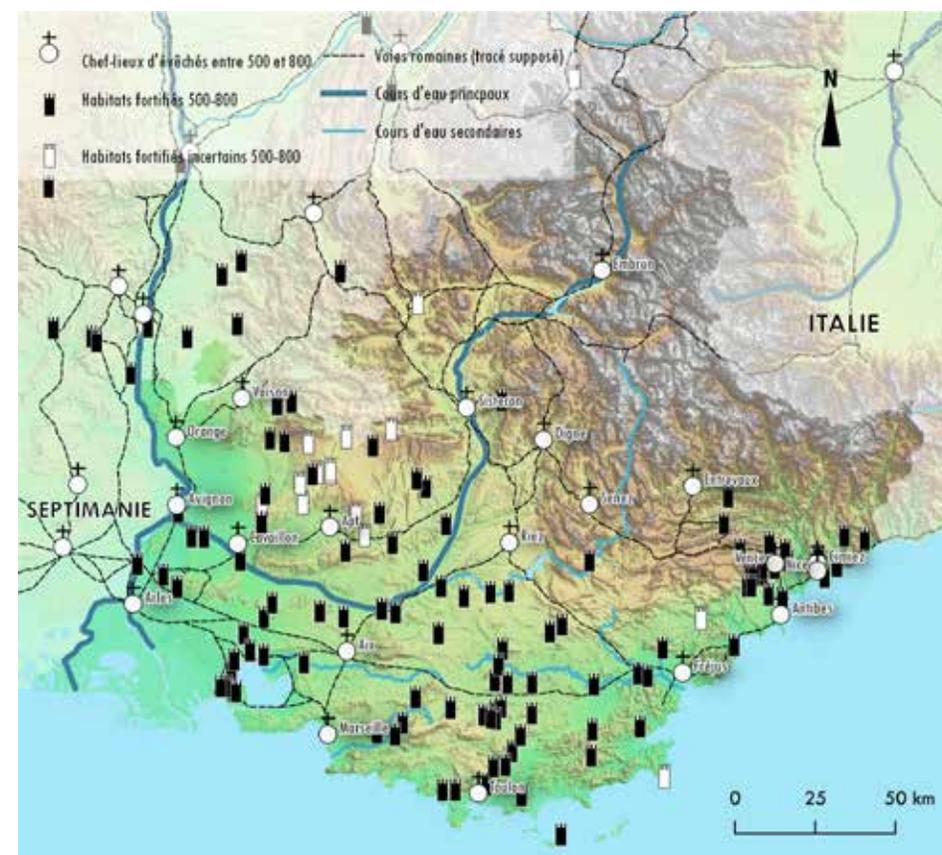


Figure 8 : Carte des sites fortifiés des V^e-IX^e siècles recensés en Provence

⁵ C. Delaplace, « La Provence dans la géostratégie des royaumes wisigoth et ostrogoth (418-536) : une occupation décisive pour la Gaule du Sud à l'époque mérovingienne », in X. Delestre, P. Périn, M. Kazanski (dir), A. Guilcher, M. Magni (collab). *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques. Actes des 23^{es} journées d'archéologie mérovingienne (Arles 2002)*, p. 45-51. Aix-en-Provence : Association Provence Archéologie, 2005.

Depuis cette zone de contact du Verdon, jusqu'aux portes de Draguignan, plusieurs sites fortifiés des V^e-IX^e siècles sont recensés, mais la grande majorité d'entre eux ne demeurent connus que très partiellement. Les données à disposition permettent cependant de distinguer plusieurs catégories d'occupation, du simple poste d'observation à vocation avant tout militaire au véritable village fortifié. La plupart d'entre eux sont implantés, et c'est un fait général à toute la Provence, à proximité des axes de communication actuels qui, très probablement, reprennent le tracé des voies antiques et médiévales.

Le Verdon, depuis sa jonction avec la Durance à l'ouest jusqu'au lac de Castillon plus en amont vers l'est, est jalonné par une série de sites d'une superficie protégée allant de moins de 1 ha à 3 ha. Parmi eux, le site de Sainte-Maxime à Quinson⁶ présente du mobilier des V^e-VI^e siècles, phase principale de perchement de l'habitat en Provence. Les ensembles céramiques recueillis montrent un approvisionnement avant tout local, mais également des produits venant d'Afrique du Nord et de Méditerranée orientale. Plusieurs autres sites fortifiés affichent une phase d'occupation durant les V^e-VI^e siècles, comme la colline de Saint-Pierre à Vinon-sur-Verdon, non loin de la villa romaine de Pèbre, qui a livré des mosaïques figurées de la fin du IV^e siècle⁷, ou encore la colline de Gourdane à Saint-Julien. Au haut Moyen Âge, de nombreux sites ont été implantés sur d'anciennes fortifications de l'âge du Fer, délaissées entre le I^{er} et le IV^e siècle, période de domination romaine. Si la question du poids de la tradition et de la mémoire de ces sites à travers les siècles comme centres de pouvoir et implantations stratégiques se pose, l'aspect opportuniste n'est pas à négliger. Cela va sans dire que, pour quiconque a souhaité établir des habitats fortifiés, l'option consistant à rénover des sites existants ou pour le moins encore bien visibles est apparue plus séduisante que la perspective des efforts et des moyens à fournir dans le cadre d'une construction *ex nihilo*. Dans le voisinage du Verdon, ce cas de figure se présente, entre autres, sur le site de Peyro-Baroun, à Artignosc-sur-Verdon. Un sondage réduit, pratiqué en 1987 par Chérine Gébara et Philippe Borgard, a permis de mettre en évidence une réoccupation durant les V^e-VI^e siècles d'une fortification établie à la fin de l'âge du Fer et désertée durant toute la période romaine.

Ces sites posent la question des acteurs de leur mise en place et notamment des pouvoirs qui en sont à l'origine. Plusieurs possibilités se posent, surtout lorsque sont pris en considération les cadres politiques et sociaux très flous et changeants sur les cinq siècles qu'a duré le haut Moyen Âge⁸. Si la plupart des sites livrent des techniques de construction militaire somme toute rudimentaires, certains d'entre eux témoignent de l'intervention d'équipes spécialisées, comme à Salernes, sur le site de Saint-Barthélémy⁹ (Figure 9).

Par sa morphologie, ce site préfigure, dès les V^e-VIII^e siècles, les châteaux du plein Moyen Âge, avec un ensemble élitair sommital qui se distingue bien du reste de l'espace refermé par l'enceinte. S'agit-il du siège d'un pouvoir local ou d'un représentant d'une puissance politique de plus haut degré ? La présence de silos au sein de cet espace sommital (Figure 9, G) semble en tous cas évoquer une fonction de stockage des ressources naturelles. Cet aspect revêt une importance particulière dans une société dont la richesse était avant tout fondée sur les produits de la terre. En assurer le contrôle en même temps qu'une main mise sur les populations qui les génèrent, c'était la perspective d'asseoir sa légitimité ainsi que d'accroître son influence sociale et politique.

⁶ Ce site se trouvait sur le territoire de Brauch d'où étaient originaires les Spada, titulaires du *castrum Archinzoscum*. Thierry Pécourt, Le castrum de Quinson (Alpes de Haute-Provence). *Provence Historique* tome LXXII-fascicule 272, juillet-décembre 2022, p. 257-301.

⁷ Sur les mosaïques de la villa de Pèbre et sur les villae romaines en Provence, voir E. Botte, Y. Lemoine, X., *Villae, villas romaines en Gaule du sud*, catalogue de l'exposition tenue à l'abbaye de La Celle (Var) du 19 mai au 30 octobre 2021, Paris : Errance et Picard, 2021.

⁸ Pour un aperçu des grandes périodes de changements politiques en Provence durant tout le haut Moyen Âge, voir l'ouvrage dirigé par P.-A. Février, M. Bats et G. Camps, *La Provence des origines à l'an mil : histoire et archéologie*, Rennes : Ouest France, 1989, notamment les chapitres rédigés par J. Guyon et M. Fixot.

⁹ É. Sauze, Sondages sur le site de Salernes Vieilles (Salernes), *Revue du Centre Archéologique du Var*, 2014, p. 99-112.

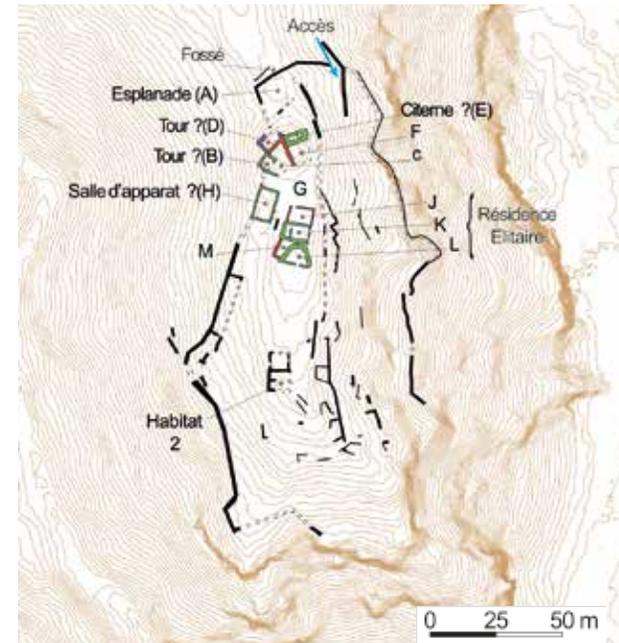


Figure 9 : Plan topographique du site fortifié alto-médiéval de Saint-Barthélémy, à Salernes (Var). Crédit - E. Sauze.

CONCLUSION

Jusqu'à présent la recherche sur ces sites précoces s'est confrontée à un hiatus qui laisse perplexe. Les petites fortifications qui se révèlent très nombreuses à partir du XI^e siècle semblent s'insérer dans un mouvement qui débuta vers le milieu du X^e siècle. Par ailleurs, les sites du haut Moyen Âge commencent à se révéler et à être mieux cernés mais qu'en est-il de ceux couvrant la séquence du VIII^e au milieu du X^e siècles ? À la période carolingienne, le faciès des sites de pouvoirs locaux fut-il si différent que nous ne parvenons pas à en percevoir la matérialité ? Peut-être, pour un temps, ces sites n'étaient-ils plus perchés ; il faudrait alors accentuer la prospection dans les vallées.



RÉFÉRENCES

BOTTE, LEMOINE 2021 : Botte (Emmanuel), Lemoine (Yvon), *Villae, villas romaines en Gaule du sud*, catalogue de l'exposition tenue à l'abbaye de La Celle (Var) du 19 mai au 30 octobre 2021, Paris : Errance et Picard, 2021.

DELAPLACE 2005 : Delaplace (Christine), La Provence dans la géostratégie des royaumes wisigoth et ostrogoth (418-536): une occupation décisive pour la Gaule du Sud à l'époque mérovingienne, in X. Delestre, P. Périn, M. Kazanski (dir), A. Guilcher, M. Magni (collab). *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques. Actes des 23e journées d'archéologie mérovingienne (Arles 2002)*, p. 45-51. Aix-en-Provence : Association Provence Archéologie, 2005.

FÉVRIER *et al.* 1989 : Février (Paul-Albert), Bats (Michel) et Camps (Gabriel), *La Provence des origines à l'an mil : histoire et archéologie*, Rennes : Ouest France, 1989.

MOUTON 2016 : Mouton (Daniel), Les transformations des châteaux précoces en Provence autour de l'an Mil, hésitations ou adaptations ? Actes du congrès de la Fédération historique de Provence tenu château de Tarascon les 9 et 10 octobre 2015. *Provence historique* tome LXVI-fascicule 260, juillet-décembre 2016.

PÉCOURT 2022 : Pécourt (Thierry), Le castrum de Quinson (Alpes de Haute-Provence). *Provence Historique* tome LXXII-fascicule 272, juillet-décembre 2022, p. 257-301.

SAUZE 2014 : Sauze (Elisabeth), Sondages sur le site de Salernes Vieilles (Salernes), *Revue du Centre Archéologique du Var*, 2014, p. 99-112.



LES CHAPELLES DU VERDON

Les jalons d'une longue histoire

Auteurs de l'article :

- **Maxime Dadure**, Service départemental d'archéologie des Alpes de Haute-Provence
- **Sébastien Ziegler**, Service départemental d'archéologie du Var

Les chapelles sont des composantes omniprésentes des paysages provençaux. Souvent isolées, ruinées, parfois disparues, leurs histoires sont souvent méconnues. Elles sont pourtant les dernières traces d'une société rurale qui a colonisé les terroirs les plus reculés, là où l'homme est désormais largement absent. Beaucoup d'entre elles participent à l'expansion temporelle des grandes abbayes qui contribuent activement à l'exploitation du territoire alors que la société féodale n'en est qu'à ses prémices.

Abstract: Chapels are part of the Provençal landscape. Often isolated, ruined, sometimes erased by time, their stories are often ignored. They are, however, the last traces of a rural society that colonized the most remote areas, places that are nowadays mostly deserted by Man. Many of them were part of the temporal expansion of the great abbeys, which actively contributed to the exploitation of the land at a time when feudal society was still in its early stages.

MOTS CLÉS : CHAPELLE, PRIEURÉ, ABBAYE, HAUT MOYEN ÂGE, MOYEN ÂGE CENTRAL, BAS MOYEN ÂGE, PEUPELEMENT.

KEYS WORDS: CHAPEL, PRIORY, ABBEY, EARLY MIDDLE AGES, MIDDLE AGES, LATE MIDDLE AGES, SETTLEMENT.

Ci-dessus : Les deux chapelles de Saint-Maurice de Meyreste en cours de fouille (Maxime Dadure - SDA O4)

INTRODUCTION

La silhouette d'une chapelle isolée émergeant d'une végétation méditerranéenne ou d'un champ de lavande appartient à l'image quelque peu fantasmée de la haute Provence, celle véhiculée par les dépliants touristiques et les cartes postales. Mais cette image d'Épinal n'est pas sans fondement. Chacun s'est un jour retrouvé nez à nez avec un de ces édifices énigmatiques parfois perdu à des kilomètres de toute habitation. Les légendes populaires ont longtemps essayé d'en justifier l'existence par des récits de saints ermites et d'événements miraculeux en tous genres qui alimentent la riche spiritualité provençale. Elles se raccordent souvent à des personnages réels, couvrant d'une patine trompeuse des récits écrits et ou réécrits des siècles après l'époque supposée des faits. Le Verdon regorge de ces lieux insolites souvent dans des écrans naturels remarquables de nature à attiser l'imagination. C'est le cas de la retraite au V^e siècle de l'évêque de Riez et ancien abbé de Lérins, Fauste, mise en scène sur les terrasses de Saint-Maurin. Le saint y aurait enfermé le malin dans le gouffre de la résurgence qui alimente les cascades du site¹. C'est fréquemment à ces légendes qu'est rattaché le prieuré disparu de Saint-Maurice de Meyreste qui a donné son nom au lieu. Depuis longtemps, historiens et archéologues s'attachent à retirer ce vernis de folklore et à remonter aux origines de ces édifices, en identifier l'époque de fondation, comprendre les raisons qui ont mené à de tels investissements. La tâche est ardue car bien peu d'archives antérieures à l'an mil sont parvenues jusqu'à nous. Les mentions se limitent souvent à quelques documents administratifs isolés qui n'évoquent que rarement la fondation *ex nihilo* d'un édifice. Nous ne connaissons finalement que les derniers temps de ces sites si nombreux qu'il serait bien présomptueux d'en proposer un panorama global pertinent. Mais ces dernières années, certains d'entre eux ont livré de nouvelles informations et quelques clés de lecture.

L'EMPREINTE RURALE DES GRANDES ABBAYES PROVENÇALES

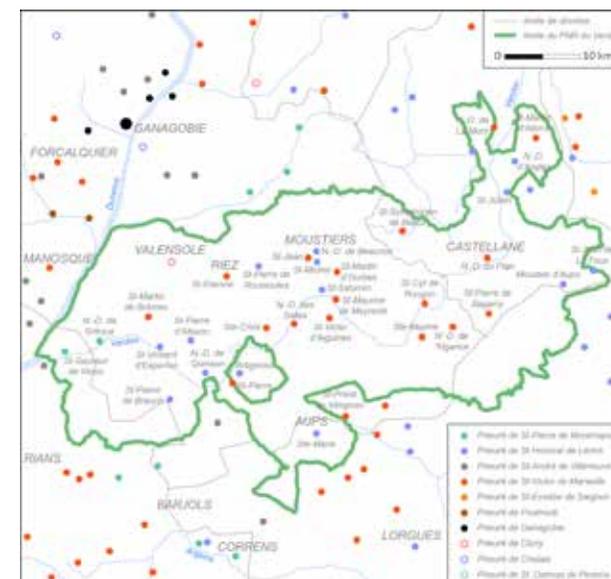


Figure 1 : Carte des prieurés du Parc naturel du Verdon XII^e-XV^e siècle (Patrick Digelmann - SDA 83 - d'après Baratier, Duby, Hildersheimer 1969)

Les situations sont très diverses, les oratoires héritiers de sites castraux désertés comme Sainte-Maxime de Quinson côtoyant les prieurés monastiques tels que Saint-Pierre-aux-Liens sur l'ancienne paroisse d'Albosc.

Ce sont toutefois ces dépendances monastiques qui constituent le gros de ces chapelles. Entre les XII^e et XV^e siècles, l'essor de l'écrit et la multiplication des enquêtes domaniales sortent de l'anonymat une multitude d'édifices qui donnent un instantané relativement exhaustif du temporel des grandes abbayes (Figure 1).

¹ Richaud 1906 p.448-449

Ce sont alors les abbayes de Saint-Victor de Marseille et de Lérins au large de Cannes qui se partagent l'essentiel du bas Verdon. Mais cette situation est le fruit d'une longue histoire. Le domaine de Saint-Victor est ancien puisqu'il est déjà décrit au début du IX^e siècle par l'exceptionnel Polyptyque de Wadalde². Cette ancienneté lui a permis d'opérer un maillage de fond des campagnes provençales qui s'éclaircit à mesure que l'on s'éloigne de la cité phocéenne. Le domaine de l'abbaye de Lérins connaît une histoire bien différente. Après une interruption de la vie monastique au X^e siècle, l'abbaye est refondée sous l'instigation de Cluny, dans les premières décennies du XI^e siècle, et ce n'est qu'alors que son domaine se reconstitue³. Les donations vont rapidement reconstituer un important patrimoine provenant de diocèses et de familles provençales ayant des affinités particulières avec la communauté lérinienne. C'est probablement en grande partie pour cette raison que ces possessions forment des ensembles relativement denses et localisés.

LE CAS DE DEUX PRIEURÉS DE MOUSTIERS

Sur le territoire de Moustiers-Sainte-Marie, Saint-Martin d'Ourbes et Saint-Saturnin sont deux prieurés dont l'histoire illustre parfaitement ces deux processus. Saint-Martin d'Ourbes est une dépendance ancienne de l'abbaye Saint-Victor de Marseille. Son cartulaire nous apprend que la *villa orbésio* a été spoliée dans la première moitié du VIII^e siècle par le patrice arlésien Anténor⁴, puis récupérée dans la première moitié du IX^e siècle par l'abbaye marseillaise. Les ruines de la chapelle perdues dans le bois d'Ourbes (Figure 2) sont les derniers vestiges de ce qui semble avoir été un important centre d'exploitation du territoire montrant l'emprise précoce de l'abbaye sur ces ressources. Mais quel a pu être le rôle de Saint-Victor dans la genèse de cette localité ? Est-elle à l'origine de son développement, ou bien n'a-t-elle fait qu'acquérir un domaine préexistant ? L'archaïsme de la chapelle, qui ne semble pas postérieure au XI^e siècle, montre un relatif échec de l'établissement au-delà de l'époque carolingienne. Au XIII^e siècle, c'est désormais la bastide comtale de la Clue qui semble en contrôler le territoire. Les ruines de sa tour et de son enceinte surmontent encore un éperon au bord du torrent de Vallonge⁵.



Figure 2 : Le chevet de la chapelle de Saint-Martin d'Ourbes (Maxime Dadure - SDA O4)

² Sauze 1984

³ Labrousse et al. 2005 p. 179-180

⁴ GCN 2 p. 33-34

⁵ Baratier 1969, n°557, Dadure 2016

Le rattachement du prieuré de Saint-Saturnin à l'abbaye de Lérins nous est en revanche mieux connu. C'est un établissement déjà constitué qui est donné par l'évêque de Riez Augier en 1113⁶ et ce changement de propriétaire a laissé quelques traces. La chapelle est aujourd'hui intégrée à une vaste demeure du XIX^e siècle dont émerge encore l'abside médiévale en petit appareil. Cet édifice, à l'origine assez simple, a manifestement été embelli peu de temps après la prise de possession des Lériniens. D'abord couverte d'une charpente, son abside est surmontée d'une nouvelle voûte en cul de four faite de pierres de taille dont la facture rappelle les réalisations de la première moitié et du troisième quart du XII^e siècle (Figure 3).



Figure 3 : La voûte du chœur de Saint-Saturnin de Moustiers (Maxime Dadure - SDA O4)

Sa qualité tranche avec la rusticité du reste de l'édifice utilisant exclusivement des matériaux locaux allant de remplois antiques aux galets équarris, issus du substrat local. Cet investissement serait-il la marque d'un domaine économiquement dynamique ? La pérennité de l'occupation du lieu est en tout cas remarquable. Si les découvertes fortuites ont depuis longtemps fait suspecter une origine antique du prieuré, un récent diagnostic archéologique a montré l'importance de l'établissement d'époque romaine qui semble s'étendre sur plus de 8000 m². En bas de pente, de vastes bâtiments à vocation agricole contenaient de nombreux fragments de vases de stockage (Figure 4).



Figure 4 : De vastes bâtiments antiques s'étendent au pied du prieuré jusque sur les berges du lac de Sainte-Croix (Maxime Dadure - SDA O4)

⁶ CL 214

Mais plus haut dans la pente, des constructions plus soignées sont plutôt à interpréter comme la partie résidentielle d'une *villa* dont l'origine pourrait remonter au Haut-Empire. Entre la fin de l'Antiquité tardive et l'époque carolingienne, de modestes habitations se dispersent sur la pente, faisant le lien entre le domaine agricole antique et le prieuré rural médiéval, tout en montrant la stabilité des ressources économiques de ce terroir à travers le temps.

L'ÉGLISE AU CŒUR DE LA STRUCTURATION DES CAMPAGNES DU HAUT MOYEN ÂGE ?

Avant que l'*incastellamento* ne fasse du *castrum* le principal élément structurant des campagnes, le lieu de culte est bien souvent l'unique expression monumentale qui subsiste des populations rurales du haut Moyen Âge. C'est un tel édifice que nous soupçonnions sur les terrasses de la réserve de Saint-Maurin à l'ouest du territoire de la Palud-sur-Verdon et de Moustiers-Sainte-Marie. La fouille toujours en cours dévoile année après année les vestiges du prieuré disparu de Saint-Maurice (Figure 5).



Figure 5 : Les deux chapelles de Saint-Maurice de Meyreste en cours de fouille (Maxime Dadure - SDA O4)

La *cella sancti Mauricii de Meiresca* apparaît en 1079 parmi les dépendances de Saint-Victor de Marseille confirmées par le pape Grégoire VII⁷ puis est régulièrement mentionnée jusqu'au XIV^e siècle⁸. Mais les sources écrites restent muettes sur l'origine ou la nature de l'établissement. S'il apparaît à la fin du XI^e siècle, c'est vraisemblablement dans le courant du VII^e siècle que le site connaît son apogée. La fouille a révélé à l'origine du petit prieuré victorin deux chapelles accolées bâties conjointement au centre d'un ensemble plus vaste de bâtiments (Figure 6). Quel était le rôle de ce complexe ? Quel pouvoir en est à l'origine ? Le mystère reste entier pour une période à laquelle les campagnes restent largement méconnues. La découverte d'un cimetière densément occupé montre en tout cas qu'une population significative était bien rattachée au lieu et s'y est maintenue au moins jusqu'au XIII^e siècle malgré un environnement d'apparence inhospitalière.

⁷ CSV n°843

⁸ GCN 1p. 385



Figure 6 : Plan Chronologique du prieuré de Saint-Maurice au 1-100 (Maxime Dadure, Adèle Rouillier, Yann Dedonder - SDA O4)

UNE POSSESSION ÉNIGMATIQUE DE LÉRINS : SAINTE-MARIE À AUPS

C'est sur ce même lien entre peuplement et lieu de culte qu'interroge le cas de Sainte-Marie d'Aups. La ville d'Aups, à son emplacement actuel, est une création assez récente issue du déperchement du *castrum* situé à l'est au lieu-dit Saint-Marc⁹. La date du déperchement n'est pas connue mais il a dû se faire au cours du XIII^e siècle puisque le site est cité en 1333 comme *castrum vetus* et le chemin qui y mène *ad villam veterem*. En 1338, les propriétaires des vignobles qui l'entourent sont autorisés à l'occuper. Compte tenu de ces informations, le déplacement du *castrum* dans la plaine a dû s'opérer dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Son plan relativement quadrillé témoigne d'une volonté centralisée et d'une mise en œuvre par lotissement. Certains historiens indiquent que le choix du lieu se serait fait en lien avec la présence d'un prieuré de Lérins Sainte-Marie. Cependant, aujourd'hui aucun vestige n'atteste matériellement de la présence de cette église. À l'inverse, on trouve au nord d'Aups, au lieu-dit Saint-Jean, les ruines d'une collégiale dont les statuts ont été approuvés par le pape Anastase IV en 1153. Mais c'est en 909 qu'il faut remonter pour trouver les premières traces de ce lieu dans l'inventaire des alleux de Foucher, père de Mayeul, le célèbre abbé de Cluny¹⁰. De plus, il faut souligner que ce site est dominé par une autre église, Saint-Pierre de Valmoissine, que des indices archéologiques relient à des occupations de l'antiquité tardive¹¹.

⁹ Pécout, 2011

¹⁰ CL 57, Magnani 1999 p. 30

¹¹ Codou 2009, p.69

En 1108, un texte témoigne de l'incorporation par Lérins d'une communauté de chanoines, celle de Sainte-Marie d'Aups. Entre 1110 et 1124, nous savons qu'un moine de Lérins nommé Pandulf l'administre¹². De plus, un texte de 1238 atteste d'une activité de Lérins à Aups puisque le prieur et le sacriste y souscrivent un acte¹³. Avant cela, la liste des *castra* du diocèse de Fréjus distingue sur le terroir deux sites, celui du *castrum* d'Aups et celui du *castrum* que son église et ses dépendances. Pire encore, le compte de décimes de 1274 ne cite pas moins de cinq lieux de culte sur l'actuel territoire de la commune : un prieuré à Valmoissine, un à Fabrègues, une église portant le vocable de Saint-Pierre et deux édifices à Aups dont une communauté monastique. Parmi eux, trois sont identifiés. Les sites de Fabrègue et de Saint-Pierre sont localisés tandis que celui de Valmoissine correspond vraisemblablement à la collégiale. Le prieuré et le monastère d'Aups restent quant à eux à identifier. Plusieurs hypothèses persistent, une continuité entre le prieuré de Lérins et la collégiale qui sera déplacée dans la ville en 1499¹⁵ ou que cet ancien établissement se situe en dehors des murs, soit à l'emplacement de la chapelle Notre-Dame de Lorette, soit à l'emplacement de la chapelle de la Trinité à l'est de la ville. En effet, ces deux sites ont livré du mobilier archéologique médiéval à proximité immédiate¹⁶. La tradition parle aussi d'une église au centre du village, mais celle-ci n'a laissé aucune trace. Reste la possibilité que l'église se trouvait avec l'ensemble castral au nord et aujourd'hui disparu. L'archéologie aurait son mot à dire pour résoudre ce problème.

CONCLUSION

On sous-estime trop souvent ce que peuvent nous raconter ces modestes édifices sur l'histoire de nos campagnes. Souvent ruinés et isolés, parfois anonymes ou disparus, ils n'en sont pas moins les jalons de processus de peuplements anciens. On les retrouve évidemment dans les plaines fertiles prenant parfois la suite des exploitations agricoles romaines, mais également dans des lieux étonnements reculés, aujourd'hui désertés par l'homme. En cela, ces chapelles sont la trace des phases d'expansion démographique anciennes qui se caractérisent par le défrichement de terroirs jusque dans les lieux les plus reculés des gorges du Verdon. Elles rappellent que les ressources naturelles étaient le principal moteur du peuplement et la principale richesse des élites avant que le développement des pôles urbains et les transformations économiques de l'époque moderne ne vident progressivement les campagnes.

¹² CL 89, Magnani 1999 p. 377

¹³ CL 97, Magnani 1999 p. 378

¹⁴ GCN 1, XIV

¹⁵ Besse 1909, t.II, p.36

¹⁶ Digelmann 2019



RÉFÉRENCES

CL

HENRI MORIS, Edmond BLANC, *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*, Paris, tome I, 1883.

CSV

BENJAMIN GUERARD, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, Paris, 1857, 2 vol. (Collection des Cartulaires de France, VIII).

GCN 1

JOSEPH-HYACINTHE ALBANES, ULYSSE CHEVALIER, *Gallia Christiana Novissima. Histoire des archevêchés, évêchés, et abbayes de France*, Montbéliard, Valence, 1899, t. I, diocèses d'Aix, Apt, Fréjus, Gap, Riez et Sisteron.

GCN 2

JOSEPH-HYACINTHE ALBANES, ULYSSE CHEVALIER, *Gallia Christiana Novissima. Histoire des archevêchés, évêchés, et abbayes de France*, Montbéliard, Valence, 1899, t. II, diocèse de Marseille.

Baratier 1969

EDOUARD BARATIER, *Enquêtes sur les droits et revenus de Charles 1^{er} d'Anjou en Provence (1252 et 1278)*, Collection de documents inédits sur l'Histoire de France publiés par les soins du ministère de l'Education nationale, Paris, 1969.

Baratier, Duby, Hildersheimer 1969

EDOUARD BARATIER, GEORGES DUBY, ERNEST HILDESHEIMER (dir.), *Atlas historique : Provence, Comtat Venaissin, principauté de Monaco, principauté d'Orange, Comté de Nice*, Armand Colin. Paris, 1969.

Besse 1909

JEAN-MARIE BESSE, *Abbayes et prieurés de l'ancienne France : recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France. Provinces ecclésiastiques d'Aix, Arles, Avignon et Embrun*, t. II, Chevetogne (Belgique), Abbaye de Ligugé, 1909.

Codou 2009

YANN CODOU, *Eglises médiévales du Var*, éd. Les Alpes de Lumière, Nîmes, 2009.

Dadure 2016

MAXIME DADURE, "Les fortifications privées secondaires dans la Provence du XIII^e siècle. Regard archéologique sur la bastide", dans *Provence Historique*, 2016, t. LXVI, fas. 260, p. 303-326.

Digelmann 2019

PATRICK DIGELMANN, "Collège Henri-Nans à Aups (Var)", Rapport de Diagnostic archéologique, 2019.

Labrousse et al. 2005

MIREILLE LABROUSSE, ELIANA MAGNANI, YANN CODOU, JEAN-MARIE LE GALL et al., *Histoire de l'abbaye de Lérins*, ARCCIS, 2005.

Magnani 1999

ELIANA MAGNANI, *Monastères et Aristocratie en Provence, milieu X^e - début XI^e siècle*, Munster, Lit Verlag (Vita Regularis. Ordnungen und Deutungen religiösen Lebens im Mittelalter, vol. 10), 1999.

Pécout 2011

THIERRY PÉCOUT (dir.), FRANCINE MICHAUD, THIERRY PÉCOUT, CLAUDE ROUX, LAURE VERDON (éd.), avec la collaboration d'ANNE MAILLOUX, *L'enquête de Leopardo da Foligno en Provence centrale (novembre-décembre 1332 et juin-août 1333)*, Paris, Éditions du CTHS, 2011.

Richaud 1906

AIMÉ RICHAUD, "Essai de folklore bas-alpin. Quelques légendes", *Annales des Basses-Alpes*, t. XII, 1906, p. 440-449.

Sauze 1984

ÉLISABETH SAUZE, "Le polyptyque de Wadalde : problèmes de toponymie et de topographie provençales au IX^e siècle", *Provence Historique*, 34, 1984, p. 3-33.





DEUX ENCEINTES, TROIS CATHÉDRALES

Le destin mouvementé de « Riez-la-Romaine »

Auteur de l'article :

• **Philippe Borgard**, archéologue, ancien chercheur au CNRS

Riez est aujourd'hui un modeste chef-lieu de canton de moins de deux mille habitants. L'agglomération fut pourtant, à l'époque romaine, l'une des métropoles de la province de Narbonnaise. À son apogée, la ville se développe sur une vingtaine d'hectares et possède une importante parure monumentale que les travaux archéologiques commencent à révéler. À la fin de l'Antiquité, elle devient le siège d'un évêché ; elle le reste jusqu'à la Révolution, époque où l'agglomération achève de perdre les prérogatives régionales qu'elle possédait. Sa longue histoire, et les déplacements de sa population, ont successivement doté Riez de trois cathédrales, toutes trois édifiées dans des lieux différents.

Abstract: Today, Riez is a modest small town with under two thousand inhabitants, the administrative seat of a canton (county subdivision). However, in Roman times, the town was one of the metropolises of Gallia Narbonensis. In its heyday, the city expanded over an area of about 20 hectares and boasted a number of notable monuments which archaeological work is beginning to reveal. At the end of antiquity, it became the seat of a bishopric. It remained so until the Revolution, when the city lost what was left of its regional prerogatives. Its long history and the movements of its population have successively endowed Riez with three cathedrals, all three erected in different locations.

MOTS CLÉS : RIEZ, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE URBAINE, CHEF-LIEU DE CITÉ, ÉVÊCHÉ, CATHÉDRALES, REMPARTS.

KEYS WORDS : RIEZ, ARCHAEOLOGY, URBAN HISTORY, CIVITAS, BISHOPRIC, CATHEDRAL, CITY WALL.

Ci-dessus : La chapelle Saint-Maxime, reconstruite en 1857 (cliché Planète Verdon).



Figure 1 : Vue générale du site de Riez depuis le sud. La ville antique se situait à l'avant plan ; celle de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge était implantée au sommet de la colline de Saint-Maxime. La ville plus récente occupe le plan intermédiaire (Cliché Claude Gasquet, Gérard Pierrot, 2001)

La ville de Riez, que d'aucuns seraient tentés de qualifier de simple village, est une agglomération fort ancienne, dotée d'un riche patrimoine largement méconnu. Son site, préalablement à la conquête romaine (1^{er} siècle avant J.-C.), est celui sans doute de la capitale d'une tribu gauloise, les *Reii* puis, plus tard, celui de l'un des chefs-lieux de la Provence antique et, dans le prolongement de cette fonction, depuis le V^e siècle jusqu'à la Révolution, celui de l'évêché dont dépendait le diocèse de Riez (Figure 1).

C'est donc là, depuis la fin de l'Antiquité, que résidait l'évêque en charge d'un large territoire situé entre Bléone et haut Var, et c'était, à ce titre, un lieu de pouvoir dans lequel, pour les classes élevées de la société, il fut longtemps utile, et de bon ton, de s'investir.

UNE CAPITALE GAULOISE ?

Jusqu'à une date relativement récente, l'histoire ancienne de la ville est restée obscure, faute de sources solides et d'enquêtes archéologiques. Bien que les preuves physiques soient absentes, la tradition historique retient, sans doute avec raison, que le peuple indigène des *Reii* - qui occupait cette partie de la haute Provence et qui a indirectement légué son nom à la ville actuelle de Riez - se trouve à l'origine de la création d'une première agglomération, établie au sommet de l'éminence qui domine la ville actuelle, la colline de Saint-Maxime (637 m) (Février 1964, p. 84).

UN CHEF-LIEU DE CITÉ ANTIQUE

À la fin du I^{er} siècle avant notre ère, alors que l'empereur Auguste (27 av. J.-C. - 14 apr. J.-C.) renforce le réseau des agglomérations dans le sud de la Gaule, la ville de Riez est fondée au cœur du plateau de Valensole, mais en fond de vallée, en amont du confluent de l'Auvestre et du Colostre (c. 510 m), deux cours d'eau que surplombe l'éminence précédemment évoquée (Figure 2). En hommage envers son fondateur, mais aussi envers le peuple qui occupait auparavant les lieux, la ville - qui est une cité de droit latin - reçoit la dénomination officielle de *Colonia Julia Augusta Reiorum Apollinaris* (Chastagnol 1992, p.187), « la colonie Julio-augustéenne des Reii apollinaires », ce dernier adjectif, « apollinaire », sous-entendant que le peuple des *Reii* vouaient un culte particulier à un dieu sans doute guérisseur qui est alors assimilé à l'Apollon latin.

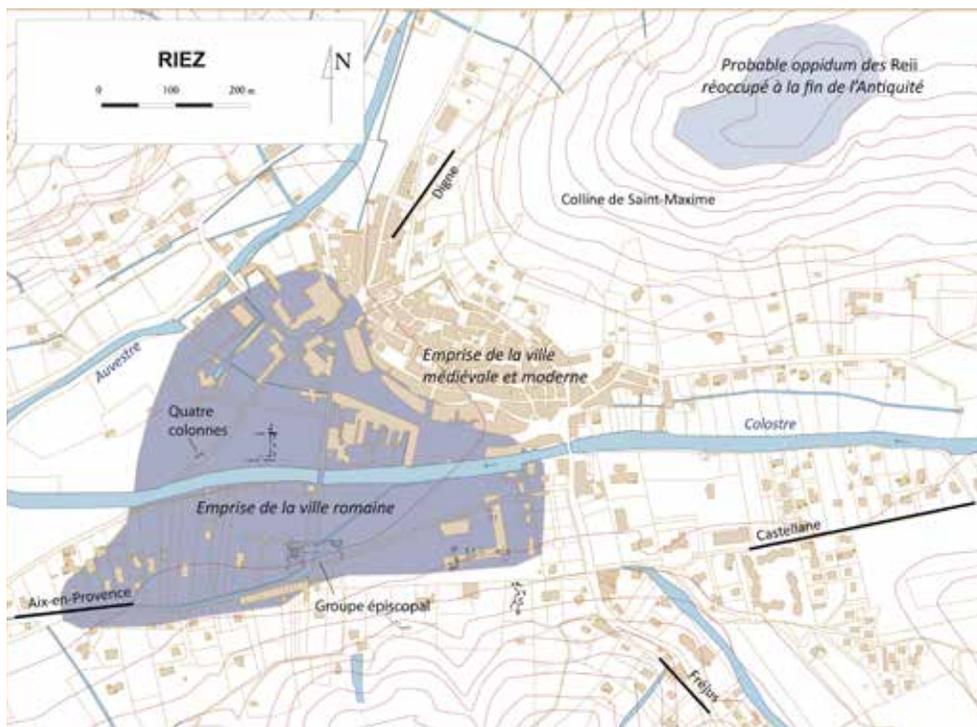


Figure 2 : Les trois agglomérations successives de Riez, établies dans la vallée du Colostre, au sommet de la colline de Saint-Maxime et sur le piémont de cette éminence. Un important habitat préromain passe pour avoir également occupé le sommet de la colline (dessin Bruno Baudoin, CCJ-CNRS et Philippe Borgard).

La ville antique de Riez a livré les vestiges de plusieurs constructions publiques ou privées, mais peu d'entre eux sont visibles aujourd'hui, en raison de l'épaisseur des dépôts d'argile et de galets accumulés en fond de vallée depuis l'époque romaine. Trois mètres séparent le plus souvent le niveau des sols actuels et celui des sols antiques, ce qui rend bien évidemment complexe toute mise en valeur des monuments les plus anciens.

En fonction des dernières découvertes, un schéma général de l'agglomération peut toutefois être proposé. En outre, l'un des principaux édifices de la cité romaine (« les thermes du Sud ») vient de faire l'objet d'une restauration exemplaire.

La ville antique de Riez, dont la surface avoisinait une vingtaine d'hectares, se développait en fond de vallée et pour l'essentiel sur la rive gauche du Colostre dont le cours était plus septentrional que de nos jours. Quatre routes principales desservaient la cité, dont deux encore jalonnées de bornes milliaires. Ces routes la mettaient en relation avec les

principales agglomérations de la région : Fréjus au sud-est, Sisteron puis Suze (Italie) par le col du Mont Genève au nord, Castellane et Aix, respectivement au sud-est et au sud-ouest (Figure 2). La ville de Riez elle-même, partagée en deux parties sensiblement égales, était traversée par un axe majeur de direction nord-sud. Ce dernier a été mis au jour à l'extrémité sud de son tracé, dans la zone où il traversait sur un pont mixte de pierre et de bois (Barruol 1986, p. 136 et sq. ; Barruol 2011, p. 217), toujours visible, le ruisseau aujourd'hui disparu du Valvachère.

L'édifice ouvert à la visite, le plus remarquable de la ville antique, se trouve à la croisée de cette voie urbaine et du chenal du Valvachère, en rive sud de ce dernier.

Son existence était pressentie depuis longtemps, mais il a fallu attendre les fouilles réalisées au début du XXI^e siècle pour qu'il soit perçu dans toute son ampleur. Il s'agit, en effet, de thermes publics monumentaux dont la façade principale, surplombant le cours du Valvachère, s'élevait sur près de 80 mètres (Figure 3).



Figure 3 : Proposition de restitution du monument des thermes du Sud, en rive gauche du Valvachère (II^e siècle apr. J.-C.). La voie principale nord-sud de l'agglomération antique franchit le cours d'eau sur un pont mixte de pierre et de bois (dessin Jean-Marie Gassend, IRAA-CNRS).

La salle froide de son aile thermale, particulièrement bien conservée, s'élève encore sur une hauteur de près de sept mètres. Un gymnase couvert la prolongeait vers l'est, en lien sans doute avec une palestra. Une rue couverte, bordée de colonnes, longeait le tout, desservant les principales salles de l'édifice tout en ménageant de larges perspectives sur les quartiers septentrionaux de la ville.

Le monument des Quatre colonnes, qui fut longtemps emblématique du passé antique de Riez, s'élève à quelques distances au nord des thermes, dans l'espace préservée du Pré de foire, à l'intérieur du quadrant nord-ouest de l'agglomération antique. Ces quatre colonnes, qui forment un alignement remarquable, reposent sur un podium calcaire en grand appareil (Figure 4). Les restes de celui-ci, qui était invisibles jusqu'en 1963, furent entièrement mis au jour cette année-là, lors d'une campagne de fouille extensive, avant d'être à nouveau enfouis, mais sur le tiers seulement de sa hauteur. Cette découverte permit de rejeter plusieurs hypothèses anciennes, trop hâtivement énoncées et parfois hautement fantaisistes, et d'interpréter les vestiges visibles comme étant les restes de la façade d'un temple tétrastyle, de son podium et de son escalier d'accès. La présence toutefois de nombreuses incohérences dans l'assemblage des éléments conservés, semble indiquer que, si le socle en calcaire blanc est probablement ancien, les colonnes et leur entablement (en granit et marbre blanc) ont sans doute été remontés à une époque postérieure, difficile à préciser. Quoiqu'il en soit, si hétérogènes soient-ils, par leur datation, tous les éléments de la colonnade sont indubitablement antiques et attribuables au haut Empire.



Figure 4 : Le monument des quatre colonnes photographié depuis le sud, lors de la mise au jour de son podium en 1963 (cliché Guy Barruol, CNRS, 1963)



Figure 5 : Vue aérienne du chantier de fouille de la Rouguière. L'alignement des enclos funéraires est photographié depuis l'ouest (cliché Ph. Borgard, CCJ-CNRS, 2009)

D'autres monuments antiques ont été brièvement mis au jour à différentes époques, et en particulier une esplanade bordée de portiques (près des Quatre colonnes), un second ensemble thermal public (sous le gymnase du collège Maxime Javelly), ainsi que la nécropole qui longeait la voie de Castellane, fouillée sur près de deux cents mètres de long (Figure 5). Ces vestiges ne sont plus visibles.

UN ÉVÊCHÉ ET SES CATHÉDRALES

La ville de l'antiquité tardive

L'apogée de l'agglomération de Riez semble se situer dans le courant du II^e siècle après J.-C. L'agglomération commence ensuite à se rétracter mais, tandis que d'anciens secteurs urbains sont désormais occupés par des tombes, de nouveaux ensembles publics sont également construits. C'est le cas notoire du groupe cathédral édifié au début du Ve siècle. Celui-ci marque à la fois la réoccupation des anciens thermes du Sud et l'avènement d'une religion nouvelle dans la région de Riez (Borgard 2015, p. 474 et sq.).

Ce monument, qui fait l'objet d'une restauration (très réussie) en cours de finalisation, est l'un des rares édifices de la région ayant bénéficié, à date récente, d'un tel programme de mise en valeur (Figure 6). Les travaux accomplis permettent d'ores et déjà de visiter un ensemble architectural d'un grand intérêt, et très évocateur, qui illustre de façon remarquable le déroulement de la cérémonie du baptême à l'aube du christianisme.



Figure 6 : Vue intérieure du baptistère, après restauration, photographié depuis l'ouest (cliché Lionel Roux, CCJ-CNRS, 2018)



Dans le courant de ce même V^e siècle, et alors que la cathédrale conserve son rôle prééminent, la population glisse vers le plateau sommital de la colline de Saint-Maxime. Une nouvelle agglomération, qui sera cernée de remparts, y est progressivement aménagée.

Ainsi, à date assez haute, la ville de Riez dont on aurait pu penser que son emplacement resterait stable, se déplace de près d'un kilomètre vers une position dominante, plus aisée à défendre. La ville s'y maintiendra pendant plus de sept siècles, au détriment de la zone basse où, dans un premier temps, entre la fin de l'Antiquité et le haut Moyen Âge, une partie de l'habitat primitif laisse la place à une vaste zone cémétériale.

À une époque indéterminée, mais plusieurs décennies sans doute après cette translation, une deuxième cathédrale est édifiée au sommet de la colline (Borgard 2015, p. 480 et sq.). Jusqu'à une date récente, seuls les textes permettaient de la décrire, sans grande précision. Des travaux récents ont heureusement permis d'en mieux cerner le plan général et la position (Figure 7) : l'édifice, dont le chœur se situait à l'emplacement de l'actuel chapelle Saint Maxime, édifiée en 1665 et restaurée entre 1855 et 1857, présentait un plan rectangulaire et s'étirait sur une longueur de près de 40 mètres pour une largeur voisine de 8 mètres. Sa date de construction est encore incertaine. Faute de sondages archéologiques, les autres bâtiments qui l'entouraient, sont également mal connus.



Figure 7 : Le plateau sommital de la colline de Saint-Maxime, vu depuis le sud-est. À l'arrière-plan, la chapelle Saint-Maxime, reconstruite en 1857. Au premier plan, le site de la ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge (cliché Planète Verdon).

On peut en revanche placer sur ce même point haut, et avec certitude, le deuxième palais épiscopal ainsi qu'un certain nombre d'édifices religieux d'importance secondaire. Il semble que cette zone haute ait été cernée par une enceinte qui débordait largement du seul sommet de l'éminence. Un tronçon en est sans doute visible sur le flanc sud-est de la colline. Seules, là encore, des fouilles permettraient de confirmer son existence et d'en préciser le tracé, comme la datation.

La ville médiévale et moderne

Avec la fin du XII^e siècle, une nouvelle page se tourne (Borgard 2015, p. 484 et sq.). Comme beaucoup d'agglomérations perchées, celle de Riez se déplace à nouveau et se fixe cette fois dans une position intermédiaire, sur le piémont méridional de la colline de Saint-Maxime. Les temps restant incertains, elle aussi va s'équiper d'un rempart, mais l'emprise relativement réduite de cette fortification, qui s'étend sur cinq hectares seulement, laisse sans défense les quartiers périphériques de la ville.

La construction de cet ouvrage défensif fut néanmoins une très lourde tâche pour la communauté, bien que l'évêque ait fortement participé à son financement. Les travaux couvrent une partie de la seconde partie du XIV^e siècle et le début du siècle suivant et sont associés, semble-t-il, à la construction de résidences urbaines nouvelles, sur le tracé notamment de la rue principale, ou grand'rue, qui reliait les deux portes de la ville (Figure 8).



Figure 8 : La porte orientale de l'enceinte du XIV^e siècle, vue depuis le sud-est et l'intérieur de la ville (photo anonyme, 2009).

Avec, une fois encore, un temps de retard par rapport à l'installation de la nouvelle agglomération, une cathédrale est reconstruite, la troisième donc de l'agglomération riezoise. Son édification débute à l'extrême fin du XV^e siècle, sous la direction de l'évêque Antoine Lascaris de Tende dont nous aurons à reparler.

Parallèlement à ce chantier, la construction privée n'est pas en reste. Le phénomène est en effet bien attesté qui voit se multiplier, au XVI^e siècle et dans plusieurs quartiers de la ville, de grandes demeures aristocratiques. Celles-ci se distinguent par leur riche ornementation, sous la forme notamment de plafonds à la française et d'impressionnants décors de gypseries. Bien souvent, hélas, les ornements extérieurs ont été rénovés, généralement dans le courant du XIX^e siècle ou plus récemment encore, mais il est rare que les espaces intérieurs aient subi le même sort. Aussi, très fréquemment, des façades sans grand intérêt camouflent-elles des intérieurs somptueux malgré le peu d'entretien qui leur a été consacré.

Parmi les immeubles dignes d'être cités, l'hôtel dit de Mazan est particulièrement remarquable (Bertone, Gallice, Rigaud 2017) et sa façade principale, percée de fenêtres à croisées, vient d'être fort heureusement restaurée. Sa construction est datée de 1523 et des recherches récentes, montrent que ses propriétaires étaient Catherine de Castellane et Jean Lascaris de Tende, c'est-à-dire les membres de deux très grandes familles locales. Jean (Figure 9) était le frère même de l'évêque de Riez, Antoine Lascaris, et il fut élevé plus tard au rang d'archidiacre, après le décès de son épouse.



Figure 9 : Détail de l'une des clés pendantes de l'escalier de l'hôtel de Mazan, daté de 1623 (cliché Planète Verdon).

Il reste actuellement à consolider et restaurer l'escalier principal de cette demeure, dont l'architecture savante et le riche décor, encore très influencé par les modèles médiévaux, sont tout simplement éblouissants. Peuplé d'une myriade de créatures fantastiques que l'on ne serait pas étonnés de rencontrer dans un édifice roman, ce monumental escalier distribue les pièces de la demeure sur ses quatre niveaux (Figure 10).



Figure 10 : Vue en contreplongée du noyau central de l'escalier de l'hôtel de Mazan (cliché Planète Verdon).

Une course contre la montre ?

Le survol que constitue la présente notice offre un bref panorama de l'histoire mouvementée et du riche patrimoine que nous évoquons en introduction. La perception de cette richesse est relativement récente et la mise en valeur de l'ensemble de la ville - ou plutôt des villes - de Riez est un lourd défi.

Si le pari peut être fait que la restauration du groupe épiscopal antique sera, à terme, une réussite exemplaire, à l'inverse, dans le centre même du vieux Riez, à l'intérieur des remparts, la vie de l'agglomération est rythmée par la disparition progressive des immeubles les plus anciens. Depuis la déconstruction devenue inévitable de l'hôtel dit de Ferrier (Figure 11), et celle de plusieurs maisons voisines (2013), le mouvement s'est accéléré et devient pour le moins préoccupant.

Dans ce secteur si sensible, et alors qu'un nouvel immeuble vient d'être protégé au titre des Monuments historiques (mais le troisième seulement pour toute l'agglomération), la course contre la montre peut-elle encore être gagnée ?



Figure 11 : Façade de l'hôtel de Ferrier, vers 1914. Cet édifice du XV^e siècle, faute d'avoir été restauré, a dû être déconstruit en 2013 (fonds des Amis du vieux Riez)



RÉFÉRENCES

BARRUOL 1986 : Barruol (G.) - Ouvrages routiers antiques à Sainte-Croix-du-Verdon et à Riez (Alpes de Haute-Provence). *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 19, 1986.

BARRUOL 2011 : Barruol (G.) - Sainte-Croix-du-Verdon, Alpes de Haute-Provence et Bauduen, Var, pont sur le Verdon. In : Barruol (G.) dir., Fiches (J.-L.) dir., Garmy (P.) dir. - *Les ponts routiers en Gaule romaine* (Pont du Gard, 8-11 oct. 2008). Montpellier-Lattes, 2011. (RAN Suppl. 41).

BERTONE, GALLICE, RIGAUD 2017 : Bertone (Philippe), Gallice (Fabienne), Rigaud (Philippe) - *L'archiviste et le gypier. Regards croisés sur l'hôtel de Mazan, Riez*. In AA. VV. - *La matière et le bâti. Construire et restaurer en haute Provence de l'Antiquité à nos jours*, 2017, p. 96-111. (Archives départementales des Alpes de Haute-Provence).

BORGARD 2015 : Borgard (Philippe), avec Caroline Michel d'Annville - Chapitre « Riez. Les trois cathédrales disparues ». In : Codou (Yann) et Pécout (Thierry) dir. - *Cathédrales de Provence. La nuée Bleue*, Strasbourg, 2015. (Collection « La grâce d'une cathédrale »).

CHASTAGNOL 1992 : Chastagnol (André) - *Inscriptions Latines de Narbonnaise (ILN). II. Antibes, Riez, Digne*. Paris, 1992.

FÉVRIER 1964 : Février (Paul-Albert) - *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIV^e siècle*. Paris, 1964.





FORTIFIER LES AGGLOMÉRATIONS

Exemples dans le territoire du Parc naturel régional du Verdon

Auteur de l'article :

- **Vincent Buccio**, chef du service départemental d'archéologie des Alpes de Haute-Provence.
- **Sébastien Ziegler**, chef du service de l'archéologie du département du Var.

Le territoire du Parc du Verdon renferme de nombreuses enceintes urbaines médiévales, mais peu d'entre elles ont fait l'objet d'études. Le présent article propose un état des connaissances de ces fortifications en mettant en lumière le cas particulier des fortifications dotées de tours dites « ouvertes à la gorge ».

Abstract: Many medieval town walls are known in the Parc naturel régional du Verdon, but few of them have been studied. This article aims at presenting these fortifications and to enlighten the specific theme of the towers with an open wall on the town side.

MOTS CLÉS : VERDON ; MOYEN ÂGE ; FORTIFICATIONS URBAINES ; TOURS OUVERTES À LA GORGE

KEYS WORDS: VERDON ; MIDDLE AGES ; CITY WALL ; OPEN-GORGED TOWER

Ci-dessus : Porte du Levant à Bargème. Crédit S. Ziegler.

Depuis une cinquantaine d'années, les fortifications sont devenues un objet d'étude classique de l'archéologie médiévale. Pour autant, ces recherches ont porté plus volontiers sur les sites castraux, que l'on qualifie aujourd'hui de « fortifications élitaires », que sur les enceintes destinées à protéger l'habitat. Le contexte local ne fait pas exception : en dehors des travaux portant sur des châteaux, les systèmes défensifs n'ont été que peu abordés et rarement de façon synthétique, alors qu'ils font partie du patrimoine visible de bon nombre de bourgs.

Le présent article a pour vocation de mettre en évidence l'intérêt scientifique de ces fortifications, à partir du cas particulier des enceintes dotées de portes et de tours dites « ouvertes à la gorge » et dont une lecture archéologique est possible, à l'exclusion des premiers *castra* présentés par ailleurs.

HISTORIOGRAPHIE : ÉTAT DES ÉTUDES RÉCENTES SUR LES ENCEINTES URBAINES

La recherche archéologique locale a longtemps pâti d'une implication limitée des chercheurs, et cette situation valait aussi pour l'étude des enceintes urbaines médiévales. Les travaux du service régional de l'Inventaire dans le « Pays A3V » ont cependant considérablement enrichi les connaissances dans cette partie du Parc. Surtout, la publication en 2018 des actes du colloque consacré aux *Enceintes médiévales et modernes en Provence* a profondément renouvelé ce sujet et offre un état des lieux riche (Figure 1). Cet ouvrage dresse une liste riche, même si elle n'est pas exhaustive, des enceintes connues par des sources médiévales, même en l'absence de vestiges, ainsi que de celles qui ne sont visibles que par leur empreinte sur le parcellaire et celles qui subsistent en élévation.

Hormis cet ouvrage et quelques travaux universitaires (Niels Fourchet à Castellane, Sandrine Claude à Gréoux-les-Bains), ce patrimoine archéologique a été peu exploité.

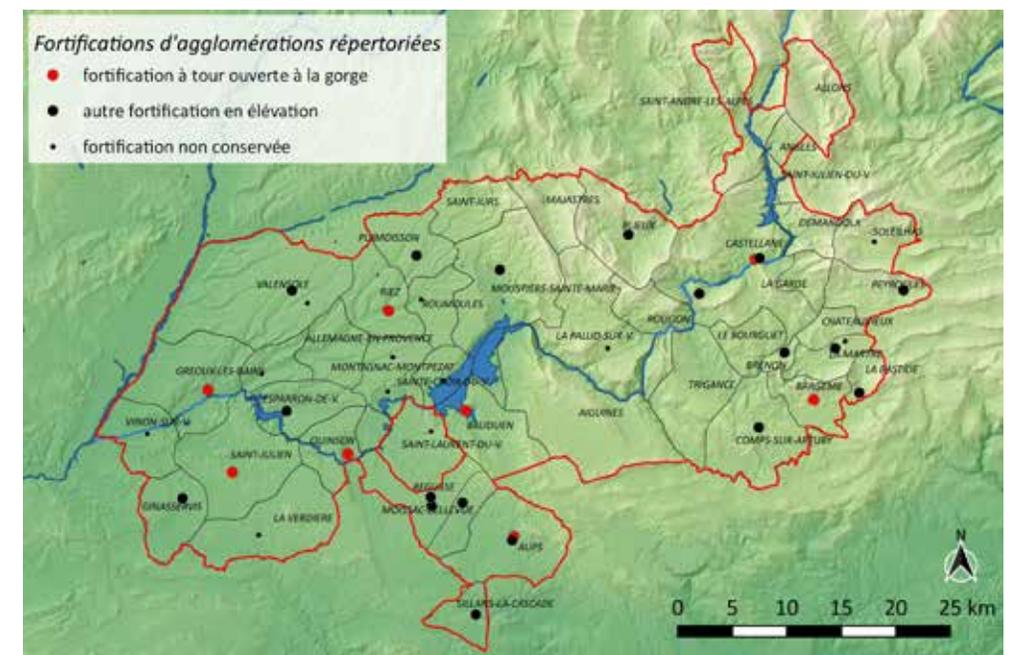


Figure 1 : Répartition des enceintes répertoriées dans le territoire du PNR Verdon (SDA 04, d'après Excoffon et al. 2018)

VARIÉTÉ TYPOLOGIQUE DES ENCEINTES URBAINES

Les enceintes d'agglomérations se distinguent des fortifications élitaires, puisqu'elles sont destinées à protéger tout ou partie d'un bourg et pas seulement un « château », dont la fonction peut aussi être très variable. Pour autant, dans de nombreux cas, elles sont liées, matériellement ou de droit, au site castral. Ainsi, à Puimoisson, la commanderie est vraisemblablement intégrée à l'enceinte du bourg. De même, à Aups, à Bargème, à Gréoux-les-Bains et à Esparron-de-Verdon et à Saint-Julien-le-Montagnier, le château constitue le point le plus fort de l'ensemble fortifié et, inversement, l'enceinte urbaine devient une première ligne de défense du site castral (Figure 2).

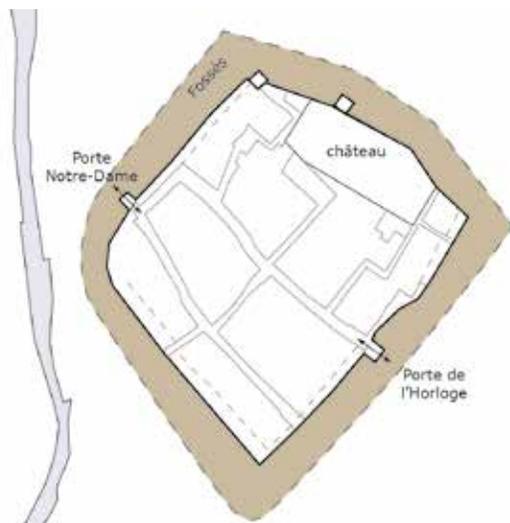


Figure 2 : tracé de l'enceinte d'Aups (S. Ziegler, SAD 83)

LA MULTIPLICATION DES ENCEINTES : LES XIII^E-XIV^E SIÈCLES

À l'exception de quelques sites précoces, comme l'agglomération de *Petra Castellana*, il semble qu'un important mouvement de mise en défense des bourgs peut être observé à la fin du XIII^e et au XIV^e siècle. Si la plupart des enceintes sont imprécisément datées, faute d'études archéologiques ou documentaires, Castellane et Riez font exception puisque l'on dispose de sources qui permettent d'en dater la construction ou la réfection, respectivement en 1359 et 1371 (Figure 3). S'il n'est pas établi de façon certaine, le lien avec les nombreuses crises que traverse le royaume à cette période (peste, débuts de la guerre de Cent ans...) et celles qui concernent la Provence semble justifier cet élan de fortification.

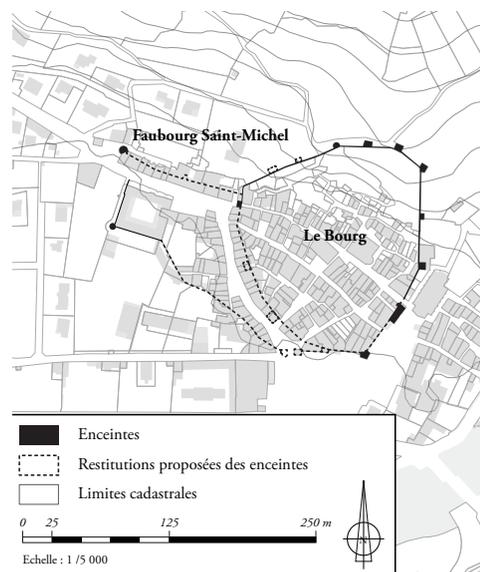


Figure 3 : tracé de l'enceinte médiévale de Castellane (SDA 04)

LES ENCEINTES À TOURS OUVERTES À LA GORGE, UN MODÈLE BIEN REPRÉSENTÉ LOCALEMENT

Parmi les enceintes urbaines régionales, une proportion remarquable de sites comporte des portes ou des tours dites « ouvertes à la gorge », ou « à gorge ouverte ». Ces éléments ont la particularité d'être fermés vers l'extérieur mais de ne pas comporter de maçonnerie du côté de la ville (Figure 4).

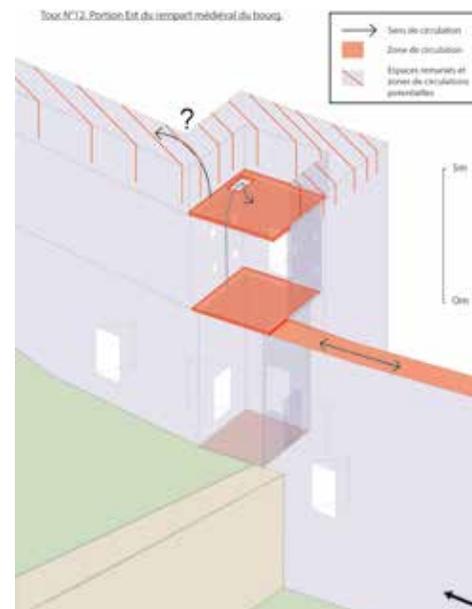


Figure 4 : schéma de fonctionnement d'une tour ouverte à la gorge (Niels Fourchet)

Ainsi, si la tour ou la porte devait être prise par des assaillants, elle ne pourrait pas être utilisée contre la ville, puisque les assaillants ne sont pas protégés de ce côté. La contrepartie de ce dispositif est que les tours sont peu utiles en dehors des sièges car elles ne comportent pas à proprement parler de salles (Figure 5). Les tours peuvent être organisées en plusieurs niveaux séparés par des voûtes ou par des planchers portés par des ressauts dans les maçonneries.



Figure 5 : la porte Saint-Sols de Riez vue depuis la ville (SDA 04)

Dans le territoire du Parc, les enceintes d'Aups, Bargème, Castellane, Gréoux, Quinson, Riez et Saint-Julien-le-Montagnier sont dotées de tels dispositifs. Faute de pouvoir accéder à l'ensemble des ouvrages défensifs, il n'est généralement pas possible de déterminer s'ils sont systématiquement ou non ouverts à la gorge. À Castellane, la porte dite du Pétardier, à l'est, pourrait ne pas être construite sur ce modèle, comme la tour de l'horloge de Riez.

La construction de ces ouvrages emploie des matériaux locaux, généralement calcaires, dans une construction soignée. Les appareils sont assez réguliers. Un soin particulier est apporté à la construction des arcs et des voûtes, et des pierres à bossage sont fréquemment employées pour les chaînes d'angles. On trouve un bel exemple de ce type de taille sur la porte du Levant à Bargème.

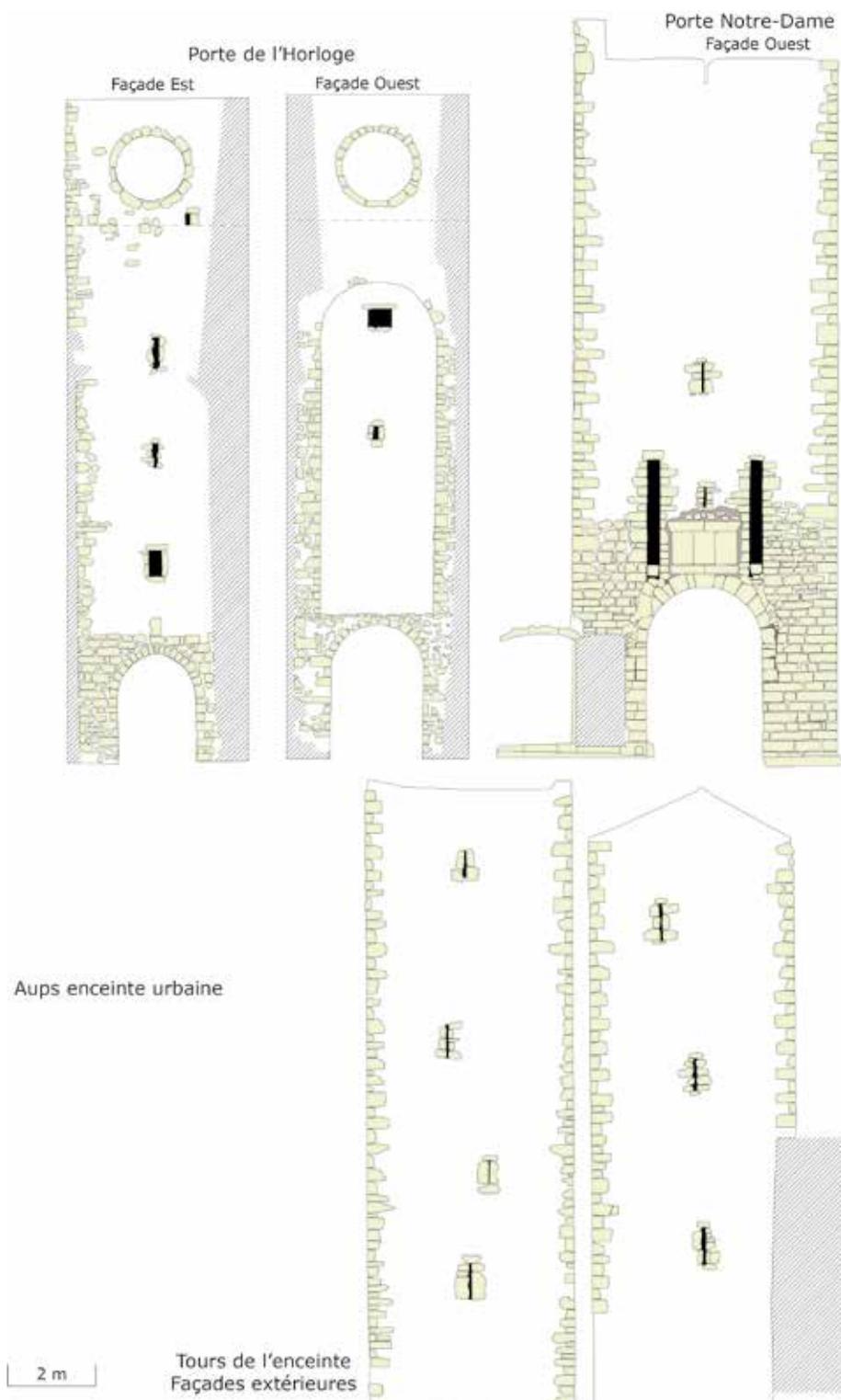


Figure 6 : relevé des portes de l'enceinte d'Aups (S. Ziegler, SAD 83)

À Castellane, la courtine est installée dans une forte pente, et la circulation sur le chemin de ronde s'en trouve compliquée. Dans ce cas, les tours compensent la pente en permettant une circulation verticale entre deux niveaux.

L'enceinte du bourg d'Aups, probablement élevée au XIV^e siècle, comporte aujourd'hui six tours encore visibles. Deux sont les portes de la ville médiévale (Figure 6), deux autres sont conservées sur toute leur élévation et sont reliées par un vestige de courtine. Une est à peine perceptible dans le bâti urbain actuel dans l'angle nord-est de l'enceinte, et la dernière sur la portion est de l'enceinte a été transformée en porte mais montre de beaux vestiges. Il est probable que d'autres tours sont aujourd'hui tellement enchâssées dans la trame urbaine, qu'elles ne sont plus visibles. Seules des études du bâti permettraient de les identifier. La tour-porte dite de l'Horloge montre clairement qu'il s'agissait d'une tour ouverte à la gorge. C'est aussi le cas d'une des tours conservées et probablement celle de l'angle nord-est. La porte Notre-Dame montre les vestiges des feuillures des flèches d'un pont-levis.

Cette caractéristique atteste avec quelques textes la présence de fossés qui entouraient cette ville. L'arc brisé de la tour de l'Horloge tend à dater cette tour et probablement le reste de l'enceinte au XIV^e siècle, tout comme les nombreuses archères étroites ne montrant aucune adaptation aux armes à feu. La porte Notre-Dame a connu de nombreuses modifications jusqu'à la période moderne. La porte de l'Horloge ayant été incluse dans l'extension du XVI^e, elle n'a pas connu les mêmes modifications et a globalement conservé son aspect médiéval.

À l'est du Parc du Verdon, se trouve un des joyaux du patrimoine médiéval de la région, la ville fortifiée de Bargème, avec son château et son enceinte urbaine conservée. Alors qu'Aups était une ville royale en coseigneurie avec une branche de la famille des Blacas, elle-même issue des Pontevès, Bargème dépendait des Castellane. Mais la typologie des enceintes transcende les rattachements féodaux. En effet, les deux tours-portes conservées montrent un profil de tour ouverte à la gorge comme nous en avons vues de chaque côté du Verdon (Figure 7).

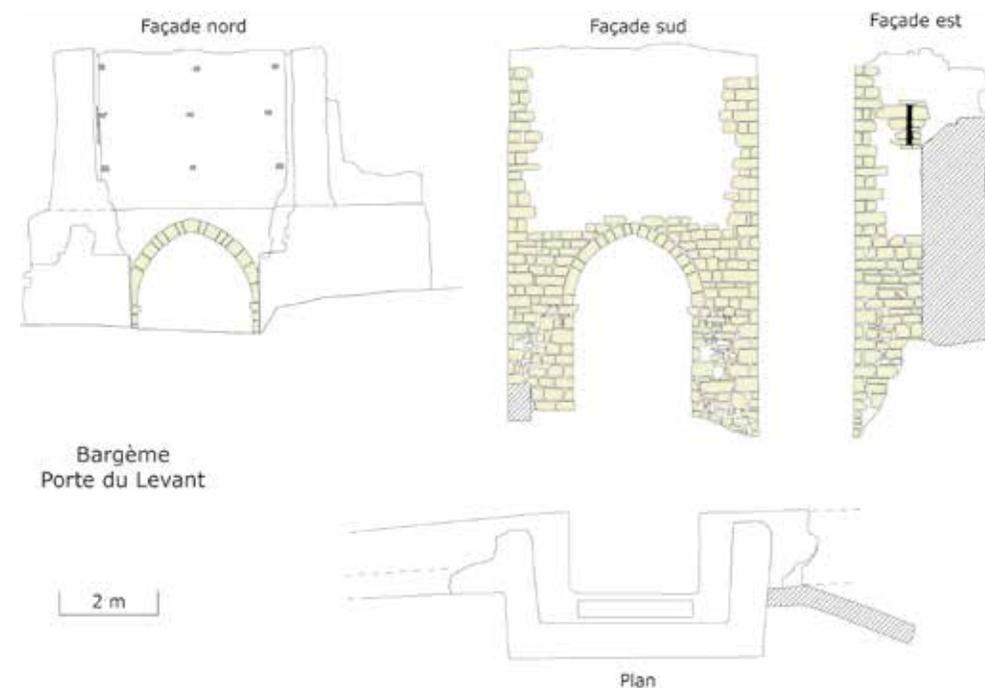


Figure 7 : la porte du Levant de Bargème (S. Ziegler, SAD 83)

À Bauduen, bourg principalement épiscopal, l'enceinte montre peu de vestiges. Une belle tour carrée, probablement ouverte à la gorge, est visible au sud. Elle présente une intéressante archère à étrier. À l'est, une des portes est conservée, probablement ouverte à la gorge aussi, mais elle a connu de nombreuses modifications. Enfin, derrière l'église, la courtine montre les restes de deux archères.

Lorsqu'elles n'ont pas été abandonnées, les tours et portes ouvertes à la gorge ont fréquemment été fermées au cours du Moyen Âge ou de l'époque moderne. À Castellane comme à Riez, l'une des tours ne porte pas de trace de fermeture des salles : elles ne sont donc pas transformées en tours d'un modèle plus classique, et sans doute délaissées sur le plan défensif.

Les tours observées sont systématiquement projetées à l'extérieur de la courtine et n'empiètent pas dans la ville. Il n'en est pas de même des portes : lorsqu'on a pu l'observer, toutes sont demi-engagées : la courtine se raccorde approximativement au milieu de la face latérale de ces portes, sauf à Bargème où les portes s'inscrivent parfaitement dans le tracé de l'enceinte.

Le dispositif défensif des portes est peu varié. Si l'on fait exception des portes est de Castellane et Riez, où le passage se fait entre deux tours, toutes sont des tours-portes de plan carré à rectangulaire. Elles sont percées d'archères et parfois surmontées de mâchicoulis. Enfin, la sécurité des portes est assurée de façon systématique par deux vantaux eux-mêmes protégés par une herse ou, plus vraisemblablement, un assommoir. Ce sont donc des dispositifs simples, faciles à mettre en œuvre et efficaces.

Il faut noter que, si ces fortifications sont remarquablement fréquentes en Provence et en Italie jusqu'en Toscane, on peut les rencontrer ponctuellement dans d'autres régions, par exemple au château du Haut-Koenigsbourg.

CONCLUSION

Jusqu'à présent la recherche sur ces sites précoces s'est confrontée à un hiatus qui laisse perplexe. Les petites fortifications qui se révèlent très nombreuses à partir du XI^e siècle semblent s'insérer dans un mouvement qui débuta vers le milieu du X^e siècle. Par ailleurs, les sites du haut Moyen Âge commencent à se révéler et à être mieux cernés mais qu'en est-il de ceux couvrant la séquence du VIII^e au milieu du X^e siècles ? À la période carolingienne, le faciès des sites de pouvoirs locaux fut-il si différent que nous ne parvenons pas à en percevoir la matérialité ? Peut-être, pour un temps, ces sites n'étaient-ils plus perchés ; il faudrait alors accentuer la prospection dans les vallées.

RÉFÉRENCES

CLAUDE (Sandrine) - *Le château de Gréoux-les-Bains (Alpes-de-Haute-Provence)*, DAF n° 80, Paris, MSH 2000.

CHARDON (Francis), DESCHAUME (Mauricette) et al. - « Le rempart urbain de Riez (XIV^e-XV^e siècles) », *Riez, de la cité antique au diocèse médiéval, courrier scientifique du Parc naturel du Verdon*, HS n° 2, 2010, p. 79-84.

EXCOFFON (Pierre), FAUCHERRE (Nicolas) et GARCIA (Hélène) dir. - *Les enceintes médiévales et modernes en Provence, Actes du colloque de Fréjus (23 et 24 septembre 2016)*, *Provence historique* tome LXVIII, fascicule 263, 2018.

PÉCOUT (Thierry) dir. - *L'enquête générale de Leopardo da Foligno en Provence (1331-1334)*, Paris, Éditions du CTHS, dix volumes, 2008-2018.



Les sols du Parc naturel régional du Verdon regorgent de vestiges, de traces anciennes de l'occupation humaine. Ce terrain à explorer offre un potentiel de découvertes important. Le nombre croissant de programmes de recherches, de fouilles et de prospections, témoigne de la place que prend peu à peu le monde de la recherche sur le territoire.

Au fil des ans, un ensemble de sites remarquables, conservés et à préserver ont émergés. Cela permet de comprendre les modes de vie et les relations qui ont existé et existent encore aujourd'hui au sein d'un territoire. Petit à petit, les liens se tissent d'un projet à un autre et concourent à assembler le puzzle de l'histoire du Verdon.

Cette publication valorise les nombreux travaux menés par des archéologues sur le Verdon depuis plusieurs années.

PARC NATUREL RÉGIONAL DU VERDON

Domaine de Valx

04360 Moustiers-Sainte-Marie

www.parcduverdon.fr

Tél. 04 92 74 68 00

UNE PUBLICATION DU CONSEIL SCIENTIFIQUE DU PARC NATUREL RÉGIONAL DU VERDON

